
U d'/of OTTAWA
39003003482584



ÉMILE BERGERAT

# GLANES ET JAVELLES

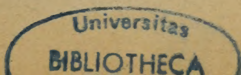
RIMES NOUVELLES

(1910-1914)

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1914





# SONNET-PRÉFACE

## SONNET-PRÉFACE

Ce reçueil est le résultat
De trente ans de salle de rime;
Pour la technique de l'escrime
Il vaudrait qu'on le consultât.

Que la prose soit un état
Dont le journalisme est le crime
Le démon secret qui m'opprime
En authentique le constat.

La moisson faite, le moins veule
Laisse encore autour de la meule
Tomber des épis égrenés;

C'est le grenier des bartavelles;
D'où je donne à mes derniers nés
Ce titre : Glanes et Javelles.

# SONNETS

---

## PREMIER DOUZAIN

## SONNET DE LA BROUETTE

A Port-Royal des Champs, maître Blaise Pascal,
Géomètre éminent et théosophe austère,
Las de battre la mer sans rives du Mystère
Savoure sur son banc le calme monacal.

Sevré de tout repos, même dominical,
Un vieil âne très doux, celui du monastère,
Sous la charge de bois dont il porte le stère
Rue et jette au savant un braîment amical.

— « Tu vois des gueux du Roy le type et le symbole
La science nous doit, elle aussi, son obole :
Nos devoirs sont trop lourds, frère homme, fais le t

Et, du rameau brisé d'une branche d'érable,
Sur le sable, en rêvant, l'Archimède chrétien
Tire le plan de la brouette vénérable.

## LE SONNET DU CAMOENS

Dans le golfe d'Oman où, Lisbonne nouvelle,
La Goa d'Albuquerque étage ses palmiers,
Un de ces ouragans aux Indes coutumiers
Sur des bancs de corail broie une caravelle.

Vingt mères de leurs fils n'auront plus de nouvelle.
Mais des heaumes des flots s'abattent les cimiers,
La mousson s'évapore et voici des ramiers :
Puis comme plat d'argent la houle se nivelle.

Les neuf vierges du Pinde ont par un cri strident
De Neptune en furie arrêté le trident
Et mis aux bords du ciel les dieux de l'Iliade.

Manchot, borgne, éperdu de ses malheurs sans fins,
L'Homère Portugais sauve la Lusiade
Sur la cage à poulets que poussent les dauphins.

# LE REFUS DE PÉTRARQUE

Or le Pape lui dit : — Celle qui t'a pris l'âme,
Ta Laure, je l'ai vue; elle vaut tes sonnets
Et les passe, je suis juste et je m'y connais;
C'est Vénus et Marie en une seule femme.

Quant au mari, le sieur de Sade, il est infâme
Et le plus sot barbon de tout l'Avignonnais.
L'œuvre qui dans un lit mêle leurs deux bonnets
Est satanique; infaillible, je le proclame.

Écoute, j'ai les clefs de Saint-Pierre, je peux,
Par indulte secret ou par rescrit pompeux,
Séparer le crapaud du lys. — Non, fit Pétrarque.

— Et tes vers? — Monseigneur, vous les avez mal lus;
Entrer au port n'est pas le rêve de la barque
Et, l'idéal atteint, je ne souffrirais plus.

## SONNET DE LA FLUTE

Donc Luther épousa Catherine de Bore;
Et le Pape d'en rire : « Ah! le pauvre Martin,
« Une nonne, à son âge! Il est fou, c'est certain,
« Portez-lui de ma part la gerbe d'ellébore.

« Dans le château du Diable où le Mal s'élabore
« Tourment et mariage ont un même fortin;
« Rome ne le craignait que libre et libertin;
« Le joug d'Ève est plus dur que celui qu'il abhorre. »

Il disait vrai. Vingt ans, hérétique bénin,
Le moine à la douceur du talon féminin
Tendit ses reins d'athlète inexpert à la lutte.

Le soir, comme un berger de roman pastoral,
Entre ses six enfants il décrochait sa flûte
Et sifflait à leur mère un biblique choral.

# LE BAPTÊME D'ADAM

## SONNET LÉGENDAIRE

Enseveli dans les oliviers vermoulus
Du Golgotha qu'ils ont appelé le Calvaire,
Le premier homme, à qui l'Éternel fut sévère,
Dort sous l'énorme amas des siècles révolus.

Exclu par le péché du repos des Élus,
Une tradition que la doctrine avère
Veut qu'à l'état flottant de fantôme larvaire
Son âme plaintive erre autour du tumulus.

Mais un soir, sous la croix d'où, versé de l'aisselle
Du dieu nouveau, le sang comme un torrent ruisselle,
Les os pétrifiés connaissent leur Jourdain;

Et l'aïeul, qui depuis cinq mille ans désespère
De revoir les pommiers et l'Ève du Jardin,
Présenté par le fils, est reçu par le père.

## MATER DOLOROSA

Quand le Crucifié fut mort sur le Calvaire
Entre les deux larrons moins coupables que lui,
Marie, à qui jamais son verbe n'avait lui,
Garda parmi les pleurs un silence sévère.

— Est-il donc vrai qu'une âme honnête persévère,
Lui dit Jean qui l'aimait, à douter de Celui
Dont le dogme divin, éclatant aujourd'hui,
D'un martyre immortel se consacre et s'avère!

Mais, bonne juive, elle croyait aux sanhédrins
Qui ne se trompent pas en fait de malandrins;
Le gouverneur aussi savait, étant de Rome.

Et comme il l'emmenait pour le baiser d'adieu,
La mère, pour laquelle un enfant n'est qu'un homme,
Gémit : — Le malheureux, pourquoi s'est-il fait dieu?

## LA TORTUE D'ESCHYLE

A l'encontre du lieu commun, la belle mort,
Dite : la naturelle, au lit, est la plus laide
Et la libératrice à qui je crie à l'aide
Est l'ange qui d'un coup d'aile vous jette au port.

Fi de la couche sale où la Douleur nous tord
Comme dans le brasier hurlant d'un Jean de Leyde!
A défaut du trépas chanté par Déroulède
La foudre est l'abatteur rêvé de l'homme fort.

La question avant l'échafaud, c'est infâme;
Misérable, le corps qui dispute son âme
Souffle à souffle au départ que lui sonnent les dieux!

Favori du hasard qui fait naître ou qui tue,
Eschyle eut ce destin miséricordieux
D'être, cible de l'aigle, atteint par la tortue.

## LE VITRAIL DE SAINT-JUNIEN

### SONNET LIMOUSIN

*Pour Anatole France.*

Vers le bourg qui dès lors porta son nom béni,
Saint Junien, ayant déjoué le manège
Du Mauvais Guide, marche, aveuglé par la neige,
Drap de mort que le vent parfile à l'infini.

Vieux, sa chasse aux péchés ne l'a pas rajeuni :
En outre à jeun depuis six jours, la faim l'assiège,
Et voici qu'en un creux dont l'ombre fait un piège
Il tombe doucement comme un oiseau du nid.

L'avalanche d'ouate ensevelit la plaine
Mais s'arrête, prodige, à la robe de laine
Où, mains jointes, il dort le front ceint d'un halo;

Et lorsqu'il se réveille, indemne du cyclone,
Son empreinte moulée aux contours du silo
En carton de vitrail dessine son icone.

# LES MOINES DU MONT ATHOS

*A Paul Bourget.*

Dans la presqu'île d'or à leur Ordre affermée
Et dont la mer Égée ourle et brode les bords,
Ils vivent au milieu des ânes et des porcs,
Sans femmes, sans enfants, et poterne fermée.

Combien sont-ils ? Les Turcs vous disent : une armée !
Ce qu'ils font ? — Voir passer les bricks et les transp
Qui, de Smyrne à Stamboul, errent de ports en ports
A la voile, et ce jeu tient leur âme charmée.

L'hiver, faute de mieux, ils se chauffent les mains
Et les pieds au brasier des doctes parchemins
Dogmatiques dont leur librairie est l'asile.

Oh! ce rêve de paix, qu'il me hante souvent :
Flotter dans le manteau crasseux de saint Basile
A l'état vague et doux de cadavre vivant!

## SONNET DU CODE

*A Laurent Tailhade.*

Code Napoléon, bréviaire des lâches,
Je te maudis au nom des monstres que tu fais,
Car c'est par toi que les crimes ont des profès
Et que le mal renaît des lois que tu rabâches.

Tu donnes aux vertus la tristesse des tâches
Et tu charges la bête humaine de tels faix
Que le Juge, là-haut, même aux morts déconfès,
Moins féroce que toi sourit où tu te fâches.

Bible du culte impur de la Force, Coran
De l'Or dont ta morale est celle du tyran
Qui croit qu'une massue établit son Hercule!...

Au val de Josaphat je me lèverai droit
En face de Satan et lui dirai : — « Recule,
Voici l'homme de bien qui n'a pas fait son Droit. »

## AU POÈTE DE « LAZARE »

Mon frère, te voilà parti pour le voyage
Dont Hamlet dit que nul n'est jamais revenu;
Tu résous maintenant l'$x$ de cet inconnu
Que le crâne du fou pose à son fossoyage.

Tu le sais si notre martyre est l'essayage
Que le Nazaréen prêche au peuple ingénu,
Et si le fermier touche ou non le revenu
De la ferme de maux qu'il n'a qu'en métayage.

Tu l'as brisé du front le couvercle d'airain;
Va, mais dis : Au sortir de l'affreux souterrain,
Te survis-tu, fumée humaine, lueur d'âme?

Que flotte-t-il de nous dans le vide béant,
Et devons-nous encor laisser au seuil infâme
Le seul espoir de l'honnête homme, le néant?

# SONNET DE LA GLOIRE

Le souci de la gloire est stérile et vulgaire;
On n'a droit qu'à la tâche et les dieux restent sourds
A la pérennité des grands noms, les plus lourds
Aux neveux, dans les arts, la fortune ou la guerre.

Sur les cahiers du Temps « demain » biffe « naguère »
Aux règnes terminés il n'est pas de Cent-Jours;
Quant à nos traits, au prix que valent nos amours
A quoi bon un Rembrandt où suffit un Daguerre?

Demeure inglorieux : ose te résigner
Quand ta besogne est faite à ne pas la signer
Et par l'anonymat sois de la cathédrale.

C'est assez que l'honneur blasonne ton écu
D'avoir été, chrétien, lavé par l'eau lustrale,
Et ton los à ta mort sera d'avoir vécu.

# DEUXIÈME DOUZAIN

# A STELLA

## SONNET RONSARDIEN

Nous voici côte à côte au coin de l'âtre, Estelle,
Comme dans le sonnet du maître vendômois,
Échangeant sur la mort nos tranquilles émois
Et rêvant du bon lit de marbre de la stèle.

Dans le *campus stellæ* dont ils font : Compostelle,
Où nous comptions nos jours par ans, d'ores par mois,
Toujours douces à leur vieux couple siamois
La sidérale nuit d'étoiles se constelle.

Va, sois fière. Caducs, aveugles, quasi sourds,
Si la servante rit de nos longues amours,
Nous n'en passons pas moins Ronsard et son Hélène

Aucun de nos serments n'ayant été forfaits,
Tu rythmes assoupie au vent de mon haleine
Tous les vers qu'en un demi-siècle je t'ai faits.

# LE SONNET DE LA GRAND'MÈRE

Quand à leur lawn-tennis tu te glisses, discrète,
Tirant ton pauvre chien plus aveugle que toi,
Femme, je te regarde avec le même émoi
Qu'au temps où tu marchais en déesse de Crète.

Qu'ai-je à nier ce que la nature décrète?
Sommes-nous exceptés de la commune loi?
Ils disent en riant que, par retrait d'emploi,
Nous atteignons tous deux l'âge où l'on se regrette.

Jeunes gens, il en va pour certaines amours
Comme de ces ruisseaux qui dérobent leurs cours
Et n'en livrent jamais l'eau douce à l'onde amère.

Lorsque tes petits-fils pour qui tout est printemps
Te décernent le titre innocent de : grand'mère,
C'est que je leur ai dit qu'on peut l'être à vingt ans.

## LES LÉVRIERS

Je veux un peu de pompe autour de mes obsèques;
Les fleurs et les discours conviennent aux défunts;
Mon âme au bruit des mots et parmi les parfums
Trouvera mieux ses dieux dans les fabriques grecques.

Je sais qu'à mon convoi je n'aurai pas d'évêques,
D'académiciens non plus, ni de tribuns;
Mon élysée, entr'aperçu dans les embruns,
Est une Athènes sans ilotes ou métèques.

4

Pourtant n'oubliez pas qu'unis jusqu'au tombeau,
Nous aurons, Elle et Moi, sans lâcher le flambeau,
Du stade conjugal couru la parabole;

Sur notre dalle donc que de bons ouvriers
Cisèlent à nos pieds l'héraldique symbole
Dont le blason parlant couple deux lévriers.

## LE CINÉMA

### SONNET A STELLA

*Saint-Lunaire, septembre 1913.*

Le vieux cartel breton qui sonne deux fois l'heure
Depuis quarante étés à nos retours constants
Rythme de ses tictacs la chute des instants
Que du muid du Temps filtre la chantepleure.

L'ami chien à tes pieds, et conquête meilleure,
Nos chats sur tes genoux, car ils sont persistants,
Tu somnoles aux chants de plus en plus distants
D'un paradis dont la renaissance est un leurre.

La mer chante à la nuit son office du soir
Et la lune, vermeil, en lève l'ostensoir
Dans la sérénité du jardin taciturne.

Soudain l'un de ces mots vagues, dits tous les jours,
Déclique, comme un film soutenu d'un nocturne,
Le cinéma tremblant de nos longues amours.

## LA LECTURE

Pour engourdir ta fièvre et tromper tes frissons,
Le soir, à ton chevet, médecin sans diplôme,
Je te lis à mi-voix sur un rythme de psaume
Quelque ode où je m'exerce au verbe des chansons.

La musique des mots contient celle des sons;
Notre langue natale et son doux idiome
Verse à l'âme tous les opiacés du baume
Quand une voix aimée en scande les tensons.

Tu t'assoupis, les bras détendus, souriante,
Et mon cher oiseau blanc pépie et s'oriente
Vers ce pays de rêve où l'on ne souffre pas.

L'aube vient et tu ris de ne point être sûre
Si pendant ton sommeil je te parlais tout bas
Ou cette flûte qui dans la brise susurre.

# LE CHRIST AU BLE

*A Georges Leygues.*

Le maître était assis au milieu des apôtres,
Près d'un champ de froment nouvellement battu;
Dans le calme du soir son verbe s'était tu,
Il égrenait au vent des épillets d'épeautres.

Jean, le disciple doux qu'il préférait aux autres,
Le regardait et dit : — Jésus, qui donc es-tu?
— Voici le grain, fit Christ, et voilà le fétu.
Quels doutes sont les tiens? — Et tous : — Ils sont les nô

Simon reprit : — Ton dogme en nos faibles esprits
S'égare, quelquefois nous demeure incompris,
Et tu le prêches trop par proverbe et par fable.

. .

— Sachons, siffla Judas, à quoi nous en tenir.
Et le prophète, avec son mysticisme affable :
— Je suis Celui qui se souvient de l'avenir.

## VŒUX ET SOUHAITS DES TRÉPASSÉS

Hommes à tous les sports de la mort entraînés
Qui résistez encore au mal d'être et de vivre,
En attendant que la Femme vous en délivre
Je vous transmets les vœux des défunts, vos aînés.

Qu'il abonde en sommeil l'an que vous étrennez.
Trois cent soixante-cinq feuillets forment le livre
Que l'auteur écrivit — tout le prouve — étant ivre
En sept jours de fureur par Satan refrénés.

Lecteurs quotidiens du morne bréviaire,
Tout rêve a le courant de l'eau de la rivière
Et chaque amour le temps du solstice d'été.

Sans rire ni pleurer, adorer ou maudire,
Soyez braves pour l'être et pour l'avoir été;
Voilà ce que les morts m'ont chargé de vous dire.

# L'OUBLI DES MORTS

C'est novembre, le mois où reviennent les morts.
Écoutez, dans la brume, autour des mausolées,
Les muettes clameurs des âmes désolées
Qui les chargent ainsi que des chevaux sans mors.

Oh! de quelle mâchoire affreuse tu les mords,
Oubli, masque d'airain des tombes isolées,
Et quelle chevauchée à travers les saulées
Dans le tocsin perdu de l'appel aux remords!

Tous les saints aujourd'hui ramassent leurs cadavres
Comme les sauveteurs qui, de havres en havres,
Relèvent les noyés que leur rend le reflux.

Menteurs du deuil et de l'épitaphe aux cent thèmes
C'est la fête des croix où nous ne prions plus
Et dont l'athée a fait la foire aux chrysanthèmes.

# ELLES ET NOUS

*A René Gilbert.*

Nous vivons sous leur joug par le serment liés
De l'échange éternel des bonheurs et des peines,
Mais leur terrible amour est fait de tant de haines
Que les unis n'y sont que réconciliés.

Tous les autres contrats tombent résiliés
Devant elles; — le père et la mère, ombres vaines, —
Et nous baissons, pareils aux termes dans leurs gaines,
Sur le sol, bornes-dieux, nos fronts humiliés.

Satisfaites, jamais et toujours offensées,
Quelle aiguille dira le vent de leurs pensées?
Nonnes à perroquet du couvent de Vert-Vert,

Leur dilection vole au fat qui les diffame
Et nous nous en allons sans avoir entr'ouvert
Le coffre à clef sans clef qu'est l'âme de la Femme.

# PSYCHÉ RÉVEILLE ÉROS

C'est évident, pareils aux tigres d'Hyrcanie,
Les hommes sont aussi féroces qu'ils sont laids;
Et puis n'avez-vous pas tous les droits?—Prenez-les,
Nous sommes las de gloire et soûls de tyrannie.

Hercule est vieux; depuis le temps qu'il la manie
Sa masse tremble. Omphale en hérite. Beau legs!
L'Histoire est à sa table et taille ses stylets.
A l'œuvre. Cy finist l'antique zizanie.

La terre est pleine encor d'hydres et de pythons;
Femmes, à vos genoux nous nous précipitons,
A vous l'honneur du couple et la garde du type.

Du fardeau de l'amour nous étions obérés;
Paix au pauvre Socrate embêté par Xantippe,
Psyché réveille Éros et vous nous libérez.

## L'ANGE PHARE

*A David Devriès.*

Sur son roc solitaire où se rompent les vents,
Et qui du Temps lui-même ébrèche la rapière,
L'abbaye, à travers les clins de la paupière,
De loin, paraît flotter dans ses sables mouvants.

Lucifer, architecte infernal des couvents,
L'a ciselée ainsi qu'une tiare de pierre
Sur le plan détesté du chapeau de saint Pierre,
En triple tour avec ses étages savants.

Mais l'archange ennemi s'est posé, l'épée haute,
Sur la cime, en gardien vigilant de la côte;
Il gage au bon chrétien sa barque ou son steamer;

Et, les nuits de tempête où le plus saint s'effare,
Sur le Mont-Saint-Michel-au-péril-de-la-mer
Le glaive d'or béni rayonne comme un phare.

## SONNET IONIEN

Monts tombés dans les flots au Combat des Titans,
Iles de marbre et d'or, havres de l'Odyssée,
Vous êtes les autels de ma théodicée
Et dans vos walhallas rayonnent mes Wotans.

C'est vers vous que, tirant l'amarre aux cabestans,
Ma vieille nef raidit sa voile détissée
Qui palpite à la vergue et s'y maintient hissée
Mais ne relève plus les cartels des autans.

Cos, Délos, Ténédos, Chypre, Corcyre, Égine,
A vos noms seuls où rit ma langue d'origine
J'ai les yeux pleins de pleurs et les lèvres de miel;

Et je meurs, bergerot de vaches espagnoles
Dans la lividité, comme Ovide, d'un ciel
Où des conglomérats s'appellent : Batignolles.

# TROISIÈME DOUZAIN

## LE COR DE TORTONI

*A Robert Charvay.*

Si l'heur de mourir jeune en passe l'amertume,
L'honneur de vivre vieux n'en trompe pas l'ennui;
Il semble, quand on a trop duré, qu'on ait nui
D'abord à la morale et puis à la coutume.

J'ai, près du demi-siècle, arpenté le bitume
Du grand trottoir où, comme un autre, j'aurai lui,
Et le nez que j'y fais est quasiment celui
Du Pierrot de Gautier vif et pourtant posthume.

Vous qui venez, cousez ensemble vos linceuls
Pour ne pas être, un jour, sur le refuge, seuls,
Tels les policemen, à Londres, le dimanche.

Carnavalesque preux d'un cycle, à tort honni
Peut être, mais dont la légende se démanche,
Je sonne à Roncevaux le cor de Tortoni.

## LE COIN DU FEU

*A mon fils Théophile.*

Je tiens que tout progrès est une offense aux dieux :
Il viole un appas secret de la nature
Et dévoue aux malheurs nés de sa forfaiture
Ce mensonge du Bien qu'on appelle : le Mieux.

L'usage est le rescrit de qui veut vivre vieux,
L'encre en est perdurable et ronge la rature;
Le passé seul bâtit cette Cité Future
Où la science perd sa truelle et ses yeux.

Je limite l'essor de mon intelligence
A l'innovation de cette diligence
Où l'on allait déjà trop vite, selon moi,

Et tous vos Edisons ont beau dire et beau faire,
Mes soixante ans, l'hiver, cherchent avec émoi
Le coin-du-feu tué par le calorifère.

# LE RETOUR DU SOURIRE

*A Arsène Alexandre.*

Madame ,vous rentrez chez nous en souveraine
Et, plus belle du rapt, vous repassez le seuil
De la porte d'enfer, Eurydice d'un deuil
Que l'on vous enviait en Alsace-Lorraine.

Depuis quatre cents ans, implacable sirène,
Vous nous tenez liés au pied de ce fauteuil
Où défilent, ainsi que devant leur cercueil,
Tous vos férus d'amour dont la Mort est marraine.

Accrochés au fil d'or qui vous nimbe le front,
Nous immortalisons le conjugal affront
De Del Gioconda par le nom de : Joconde;

Donc il va nous reprendre et nous dicter ses lois
Ce sourire de la : « Perfide comme l'onde ».
Ah! vienne qui vous vole une seconde fois!

# LE GESTE RIGOLO

## SONNET VOYOUCRATIQUE

*Janvier 1910.*

Jouet des flots bourbeux où croule son village,
Un pauvre chien juché sur sa caisse, à Chatou,
Roule vers Bougival et, de là, Dieu sait où,
Hurlant à son licol qui pend dans le sillage.

Deux conscrits, de planton pour veiller au pillage,
L'ont vu. — Si qu'on allait l'en tirer? dit Pitou.
— Tope! le parigot est l'ami du toutou,
Mais le turbin sans barque est mince d'outillage.

—On nage. — Faut savoir. — C'est du plus lourd qu
Et, pour la blague, ils font le geste rigolo
De sauver l'un la niche et l'autre le caniche.

Ah! ce peuple! Criez à sa caducité,
Chantez vos vaterlands, armez Krupp, lisez Nietzs
La France est la Patrie et Paris la Cité.

# “ AD GLORIAM ”

SONNET FUNÉRAIRE

*3 février 1914.*

Ce brave qui s'en va dans un chœur de sanglots
Et rentre aux ténébreux creusets de la matière,
Illuminait un corps hautain d'une âme altière
A l'image du phare allumé sur les flots.

Fixes, jamais ses yeux, devant qu'ils fussent clos,
Ne cillèrent au vent de feu de la frontière;
La France étant sa dame, il la voulait entière,
Le peuple l'appelait : le dernier des moblots.

Son geste et son pœan eurent même délire;
Le glaive était l'archet tyrtéen de sa lyre;
Le laurier verdoyait au bois de son pennon.

Il tombe en faction d'honneur à la poterne.
Ton homme, le voilà, deux fois digne du nom,
Diogène, et tu peux éteindre ta lanterne.

## LE VAISSEAU DE VIRGILE

Il sombre un peu de nous à la mort d'un ami.
Le désarroi ressemble assez à la détresse
De l'amant qui s'éveille au lit sans la maîtresse;
Est-on vif ou défunt? L'un et l'autre à demi.

D'un si lâche abandon n'a-t-il donc pas frémi?
Le sent-il à présent que sa fuite est traîtresse,
L'ingrat, et que l'encens des palmes qu'on lui tresse
Nous grise du sommeil dont il est endormi?

Oh! pourquoi laisses-tu ton traînard sur la route?
Ne doit-on pas, unis aussi dans la déroute,
Tomber par gerbe sous la faux comme les blés?

Le ciel se fait de plomb et la terre d'argile
Pour le ramier perdu des couples dédoublés;
Las! sans Horace où va le vaisseau de Virgile?

## L'HOMME D'HORACE

*Janvier 1910.*

La ville qui devant les tourbes d'Attila
Dressa, le Christ au poing, la Vierge de Nanterre
Succombe à l'élément qui nous reprend la Terre,
Car nul fléau de Dieu n'égale celui-là.

En amont, c'est Charybde, en aval, c'est Scylla;
Le flot fond sur le flot, panthère sur panthère,
Et dans les laves du diluvien cratère
Paris sombre. Dies iræ, dies illa.

Debout sur un ponton, à sa suprême planche,
Impavidablement IL jette à l'avalanche
Une perche qui plie au gré du tourbillon.

Il est sourd aux lazzis de la foule maligne
Et met à tous les coups l'ablette au corbillon :
L'homme d'Horace c'est le pêcheur à la ligne

# LE SONNET DES AVIATEURS

*A Henri de Régnier.*

La Science est toujours tributaire du Mythe;
La Nature a tout dit dès l'origine, tout,
En ce délicieux conte à dormir debout
Des innombrables dieux que la Fable illimite.

Le Rêve seul existe et le Réel l'imite;
Ce qu'on nomme : inventer c'est retrouver le bout
Effacé d'un chemin banal qui se résout
Au vieil arbre à serpent du jardin adamite.

Le Savant, serviteur du Poète, est pareil
A l'aigle apprivoisé qui venait du soleil,
Quand Pindare chantait, se poser sur sa lyre.

Jeanne d'Arc ne dit rien que n'ait dit Velléda,
Et les hommes-oiseaux nous rythment le délire
Du Cygne palpitant dans les bras de Léda.

# LA DÉFAITE DE L'AIGLE

Roi de l'élément bleu, l'oiseau mâle et femelle
Seul réalisateur du rêve icarien
Plane, immobile, altier et jupitérien,
Sur le mont où la foudre à la neige se mêle.

Tout à coup son regard illimité démêle
Dans un buisson d'éclairs l'émule aérien
Qui monte, ailes au dos, du globe terrien,
Battant l'éther du plat de sa double semelle.

Le cerbère empenné du céleste chemin
Fond sur le sacrilège à l'essor inhumain
Dont le crime lui livre un autre Prométhée.

Ils luttent, mais voici que d'un bond radieux
L'aviateur, pareil à son frère, l'athée,
Passe l'aigle et s'abat sur la table des dieux.

## LA RASCASSE

### SONNET A LA PROVENÇALE

*A Emmanuel de Boyves.*

Le premier — ici-bas — qui fit la bouillabaisse
Fut ce Pauvre Pêcheur que le maître Puvis
De Chavannes a peint pour exercer la « vis
Comica » des boursiers enrichis à la baisse.

Il était fils d'un moine et neveu d'une abbesse
Et, comme le sicambre, il avait nom Clovis;
D'ailleurs il tortillait un corps en tournevis
A l'œil de Dieu qui sur les infirmes s'abaisse.

Un matin, sous un roc qu'il fouillait de son pic,
Il fut cruellement écorché d'un aspic
Qu'il envoya voler en l'air sur un cottage,

Où la scorpène, au nez du Vatel interdit,
Comme une étoile d'or tomba dans le potage;
Or c'était la rascasse, — et Marseille grandit!

## LE POT-AU-FEU

### SONNET PATRIOTIQUE

En cuisine, j'ai les goûts chauvins de cet âge
Où tout semblait meilleur qui venait de chez nous;
Si laid soit le traiteur, je tombe à ses genoux
Quand son beurre est vraiment fait avec du laitage.

A moi, sans ascenseur, fût-ce au dernier étage,
Et tel l'arabe au vent vole dans son burnous,
L'antique godiveau du temps de Frayssinous,
— Le Freycinet d'alors, car Dieu nous les étage!

Maudit soit le gigot sans gousse à la souris!
France, dans mon écuelle encore tu souris
Quand ta flore en bouillon s'y mélange à ta faune

Aussi je vous le dis, lorsque je serai feu,
Qu'on me cherche jusqu'aux enfers si Perséphone
Pour les fils de Voltaire y met le pot-au-feu.

## LE SONNET DES FROMAGES DE FRANCE

*A Maurice de Lambert.*

Un peuple ne meurt pas qui fait de tels fromages,
Que Virgile, s'il les eût connus, eût bénis.
Gallophobes, passez et mâchez vos dénis,
L'homme juste leur rend hommages sur hommages.

Les parfums de nos fleurs ambrent leurs aromages;
La lune, qui ressemble au chef de saint Denis,
Silencieusement jusqu'au réveil des nids,
Les mûrit, leur sourit et dit leur gloire aux mages.

De l'amour, soit, va pour l'aveu sentimental!
Le chester, à l'anglais, au suisse, l'emmenthal,
Le brie est le seul bien qui m'attache à la vie;

Mais dût ma pauvreté sombrer au dénûment,
Je me voue à celui qu'on presse sur « La Vie »,
Le probe livarot qui pue ingénument.

# QUATRIÈME DOUZAIN

(PETITS SONNETS)

## SONNET DE LA JOIE DE RIMER

*A Auguste Dorchain.*

Auguste, les vers, c'est la joie!
Je ne donne pas un écu,
Prix d'une corne de cocu,
Pour quelque autre ouvrage qu'on choie.

La prose est bête comme une oie,
Et je m'en irai convaincu
Qu'un prosateur n'a pas vécu,
Et qu'il sied sur lui qu'on s'asseoie.

8

Ne te lasse pas d'imprimer
Que les jours qu'on use à rimer
Nous retardent le catafalque;

Aussi crains-je, et je te le dis,
Qu'Iaveh ne nous les défalque
Sur notre temps de paradis.

## SONNET CORSE

*A Ernest Lajeunesse.*

A quelque cime qu'on atteigne
En Corse on a tout dans la main :
Au même arbre, sur le chemin,
Le raisin pend à la châtaigne.

Que le soleil arde ou s'éteigne,
Point de souci du lendemain;
Ce paradis du genre humain
Guérirait du doute un Montaigne.

Est-on las? Dans le creux des troncs,
Chambres à coucher sans patrons,
On n'a qu'à choisir domicile.

Vivre là, le chapeau [Léon]
Sur l'oreille!... Quel imbécile
Que l'Empereur Napoléon!

# LE SONNET DES CHEVREUILS

En mai, quand la forêt s'éveille,
Dès que les trilles des bouvreuils
Donnent avis aux écureuils
De cette étonnante merveille,

Encore invisibles la veille,
Du fond des taillis et des breuils
S'élancent les nouveaux chevreuils
Derrière un brocart qui les veille.

Par bonds pareils à des plongeons,
Ils se jettent sur les bourgeons,
Alors on les fusille à l'aise.

Cet Austerlitz en raccourci
— Il y manque la Marseillaise! —
Est un « droit de l'Homme » — Merci.

# LES VIEUX AMIS

Les abus sont de vieux amis
Qui nous font l'existence douce,
Dès l'âge où l'on tette son pouce
Ils ont chez nous leur couvert mis.

Sur le marché des compromis
C'est eux qui crachent quand on tousse
Et leur : va-comme-je-te-pousse
Nous brimbale ad in extremis.

Comme on a fait son temps ensemble,
On les voit jeunes, car il semble
Qu'ils doivent perdurer sans fin;

Et ces confidents de nos vices
Regardent de loin, d'un air fin,
Venir les progrès, ces novices.

## SONNET DU RÊVE

Ne m'en veuille pas si j'en ris
Des penseurs dont Auguste Comte
Est le Pythagore et l'archonte,
Car ils ont l'index dans l'iris.

Prêcher ce dogme en plein Paris :
— « Français, l'idéal est un conte »
C'est vraiment payer à bon compte,
Le marbre offert par Osiris.

Quand on enseigne ainsi l'histoire,
La rapprendre est obligatoire,
Ne fût-ce que dans Anquetil.

Hélas! à ce peuple, qui crève
De son passé, que manque-t-il?
Ce qui fit sa gloire, le rêve.

# LES POÈTES

*A Edmond Rostand.*

I

Les poètes sont des enfants
Vaccinés contre la gangrène
Qui conservent, montés en graine,
La robe bleue à nœuds bouffants.

Ils ne lâchent leurs olifants
Que désarmés par la migraine;
Le pain? lisez : ce qu'on égrène
Dans la trompe des éléphants.

Leurs discordes sont des bisbilles
De gosses bruyants pour des billes,
Et « Robinson » est leur roman;

Point de laine qu'on ne leur tonde,
Et leur dernier mot est : maman.
— Que venons-nous faire en ce monde?

# LES POÈTES

*Au même.*

## II

Nous sommes aussi des devins
Puisque, ayant tout lu sans lecture,
Nous disons l'histoire future;
L'expert, au nez, date les vins.

Le don qui nous prouve divins
C'est le sens de la conjoncture.
Sache-le par mon aventure;
Voici comment je le devins.

En dépit des si, mais et voire,
Je rimais dans ma tour d'ivoire.
Elle passa sous cette tour;

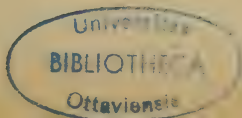
Fou, je lui prédis en prophète
L'éternité de mon amour;
Elle y crut et la chose est faite.

## LA LIGNE COURBE

*A Georges Duval.*

Quand on pense que nous aimons
Ces inimaginables bêtes,
Fusion d'anges — pour les têtes —
Et — pour le reste — de démons!

Elles nous mangent les poumons
Au temps de jouvence et de fêtes,
Et, vieux, nous leur payons leurs dettes!..
Georges, comprends-tu les Mormons?



Sans doute, celui qui nous mène
Tient à sauver l'espèce humaine
De Malthus et de Belzébuth.

Ce grand géomètre, un peu fourbe,
Se sert contre nous dans ce but
Du charme de la ligne courbe.

# LA MÈRE

Reste la mère. Celle-là,
Je baise les pans de sa robe.
Tout ce que l'amante dérobe,
Elle nous le rend, au delà.

Rien de plus chaste ne voila
Sous le soleil rien de plus probe,
Son vin d'amour pèse à l'arrobe
Le véritable poids qu'il a.

Elle est la femme sans maldonne
Que Raphaël mit en madone,
La seule dont on est aimé.

Ne te rouvre pas, plaie ancienne
De l'enfant, comme elle inhumé,
A qui l'on a volé la sienne.

## LA MAIN D'UN MONSTRE

Point d'atelier où, bronze ou plâtre,
Le moulage de cette main
Idéale, d'art surhumain,
Ne pende au mur et n'orne l'âtre.

L'imagination folâtre
A rêver le César romain
Qui lui remit, par juste hymen,
Le sceptre du monde idolâtre.

Que dis-je, elle chante aux devins
L'hymne de ces amours divins
Dont la musique est sans paroles;

Et te voilà hors de combat,
Connaissance de Desbarolles : —
C'est la main de la Lescombat!

## LA MORT DU SAULE

Le saule d'Alfred de Musset
Se déplume au Père-Lachaise,
Voire il tourne au bâton de chaise,
Ce pauvre arbre que l'humus hait.

Comme il fut ce que l'aumusse est
Au recteur pour la catéchèse,
Sa mort n'est pas une fichaise
Aux jardins qu'Académus sait.

Tel qu'au piquet l'on débadine,
Le temps démarque la badine;
Donc il sied de crier holà.

Vous qu'à son geste il enrôla,
Vieux Perdicans d' « On ne badine »,
Sauvez la canne de Rolla.

## POINT DE SALUT

Noël leur tinte le massacre
Et se fait Hérode pour eux;
Ce jour de gloire douloureux,
Dites-moi ce qui le consacre?

Quel pape, évêque, prêtre ou diacre
Fixera le sens rigoureux
Du rite, — d'ailleurs savoureux, —
Dont leur meurtre est le simulacre?

Saucisses, boudins ou jambons,
Seuls, sous cent formes, ils sont bons,
Tous autres leur cèdent la table.

Pourquoi cette exclusivité?
— C'est qu'IL n'était pas de l'Étable
La nuit de la Nativité.

# PETITS POÈMES

## STANCES A GÉRALD

Gérald, premier né de ma fille, laisse
Ton cruel tambour, ennemi des vers;
Le grand-père rime! Il a ce travers
Qui le tient au cou comme un chien sa laisse.

As-tu donc six ans? C'est la floraison
De l'homme, roseau pensant, l'âge honnête;
Puis, encore un tour de marionnette,
On décline, — voir : âge de raison.

Pour l'heure, tu suis aux Champs-Élysées
Le cours primitif des coups de bâtons
Que Polichinelle assène à tâtons
Sur les lois et les mœurs civilisées.

Quand tu seras mûr pour d'autres leçons,
J'aurai pris depuis longtemps la patache
Et, sans avoir vu fleurir ta moustache,
Remis au hangar tous mes caleçons.

Regret plus poignant pour un chef de race,
Je ne saurai pas, mon bel Alcindor,
A quels pieds charmants ton numéro d'or
Te fera, vaincu, jeter ta cuirasse.

Pourquoi? Chaque jour, lorsque tu souris
Aux gais fabliaux du bon La Fontaine,
Je passe d'un pas cette soixantaine,
Angle où le Grand Chat guette ses souris.

Chut!... De sept avrils elle est transgressée;
Je n'ai presque plus de contemporains,
Mais pour le départ je me ceins les reins,
A mon char d'adieux la roue est graissée.

Tous les livres, saints ou non, que j'ai lus
Disent que l'enfance est l'état de grâce;
Puis la vache maigre emporte la grasse
Et l'ange s'envole avec l'angélus.

On éclot méchant et bête, on est homme,
On vole et l'on tue, on trahit, on ment,
On est mûr. — Tes yeux me disent : comment?
Écoute, en suçant ton sucre de pomme.

Un matin, ta mère, aveugle de pleurs,
Te mettra tes beaux habits du dimanche
Avec un ruban de crêpe à la manche
Pour marcher derrière un fourgon en fleurs.

C'est le wagon-lit d'un très long voyage,
Aller sans-retour, que l'on fait tout seul
Et tout nu, dans un drap nommé : linceul,
A jamais perdu pour le nettoyage.

Or, le lendemain, croyant que je dors,
Tu viendras frapper à ma porte close,
Mais ils te diront en six mots, sans glose :
— Cette nuit, grand-père a couché dehors.

Mal instruit du fait qu'on vive ou qu'on meur
Tu courras choisir entre tes jouets
Le plus actuel selon tes souhaits,
Car si l'aïeul part, le joujou demeure.

Si le soir, au lit, Ivan, ton frérot,
S'informe où je suis : — De deux choses l'un
Feras-tu, pensif, en lorgnant la lune,
Chez la Sainte Vierge ou l'ami Pierrot.

Et les jours fuiront enlevant les choses
Dans le grand panier du vannier d'oubli,
Comme il est fixé par l'ordre établi
Et le roulement des métempsychoses.

Ce ne sera plus que par mes portraits
De vieux radoteur à face ridée
Que tu te feras la lointaine idée
Du papa-gâteau des contes abstraits.

Et ce sera bien ainsi. La mémoire
N'est qu'un débarras des pantins cassés;
Ils ont eu leur jour, souvent plus qu'assez,
Les vrais sont les neufs. Va, ferme l'armoire.

Quant à la mort, honte au prêtre obstiné
Qui, par vain souci de sauver une âme,
Propose à l'enfant son problème infâme,
Et maudit soit-il — et guillotiné!

N'en sache pas plus que n'en sait ta mère
Et crois-la surtout tant que tu pourras
Jusqu'au triple jour fatal du poil ras,
Des pantalons longs et de la grammaire.

Crois qu'entre la terre et le paradis
Règne un va-et-vient de vie éternelle;
Tu n'as qu'à fermer d'ailleurs la prunelle
Pour le constater comme je te dis.

Lors viendra le temps du père — et des classes
Où l'on n'apprend rien qu'à ne rien savoir,
Sinon que le Doit égale l'Avoir,
Et que le diplôme est la clef des places.

Tu ne verras plus, mon pauvre petit,
Le ciel des oiseaux que par la fenêtre
Et commenceras, hélas! à connaître
La réalité qui nous abêtit.

Que j'aurais voulu te défendre d'elle!
Oh! pourquoi viens-tu lorsque je m'en vais?
Le vent qui te jette à ce port mauvais
Me rend à la mer du même coup d'aile.

Graine de ma sève et de mon cerveau,
Baby tendre et gai, rose de mon givre,
J'aurais dû, vivant, en toi me revivre
Et par toi courir un stade nouveau.

C'eût été la palme à jamais bénie
D'entendre ta voix formée aux chansons
De joie et d'amour, moduler les sons
Dont ceux de ta race eurent le génie.

Dans les cercles bleus du mode irréel,
J'eusse été ton guide à la lampe ardente,
Qui sait, ton Virgile, ô mon petit Dante,
Ou ton Pérugin, mon beau Raphaël.

Profès du métier que tu dois élire,
Menant d'un pied sûr tes premiers essais
Dans le noble parc du Verbe français,
Je t'aurais appris à porter la lyre.

Oui, des lâches, car je n'y serai plus,
Viendront t'effrayer du sort des poètes,
Pareils, diront-ils, à ces alouettes
Que les braconniers prennent dans leurs glus.

Ils crieront malheur au fou qui s'isole
De la chasse immense au Veau triomphant,
Et qu'à l'Art sans pain vouer son enfant
Est d'un aïeul bon pour la camisole.

Il te cornera de ces mercanti
Qu'en un siècle où tout s'enlève à la lutte,
L'âge est périmé des joueurs de flûte,
Eh bien, mon Gérald, ils en ont menti.

Ils en ont menti sur cette allégresse
Qui rayonne aux yeux des jongleurs de mots
Et sur la beauté de ces anormaux
Réglée au compas des sculpteurs de Grèce;

Sur leur force d'âme aux ressorts d'acier
A braver la loi de la subsistance
Et d'y déployer une résistance
Que n'offre à la faim aucun carnassier;

Sur leur faculté d'oublier sur l'heure
L'offense et le nom de qui leur a nui,
Et, grands sommeliers du banquet d'ennui,
De verser l'espoir au doute qui pleure;

Sur leur volonté ferme et sans recul
De tourner le dos à la certitude
Et de témoigner par cette attitude
Leur profond mépris des arts du calcul;

Sur cette candeur, qui n'a rien d'un conte,
D'étaler à la clarté du soleil
Leur stupeur devant le papier-soleil
Ou d'autres papiers que l'État escompte;

Enfin, pour finir, sur le peu de cas
Qu'ils font de l'or vierge au nez de Pizarre
En utilisant ce métal bizarre
Au jeu de bouchon aimé des Incas.

Ici-bas, c'est vrai, rien n'est clair à l'homme
Dieu même, quand on l'adjure à genoux
De nous dire un peu ce qu'il veut de nous,
Se tait, et l'on croit qu'il l'ignore en somme.

On sait que l'on vit, on pense qu'on est,
Et c'est tout. Deux lois, celle de pâture
Et celle de rut; quant à la nature,
Le seul fait acquis, c'est qu'elle nous hait.

Le jeu qu'elle joue au damier des astres,
C'est de tout meurtrir pour tout recréer
Et l'on ne saurait mieux la récréer
Qu'en pleurant d'horreur devant ses désastres.

Quant à la Cité, c'est l'assemblement
Misérable, avec ou sans patriarche,
Du tas d'animaux conservés dans l'Arche,
Mais tous enragés ou semblablement.

Et l'on court ainsi la mer sans rivage;
Qui croit y voguer, flotte à reculons
Et, dans la tornade où nous circulons,
Tout nous pousse aux rocs de l'état sauvage.

Là-dessus, le sort dont rien ne défend
Et qu'un sieur Hamlet, tu liras Shakspeare,
Compare à la vie et déclare pire :
Encore une fois c'est vrai, mon enfant.

Un vieux lieu commun de philosophie
Dit que le soleil ne darde ses rais
Que sur des maudits, sauf les minerais.
Entendu, signé : le mal, c'est la vie.

Le remède? Un seul. Lequel? — Connais-tu
Ces pailles de blé où, comme en son moufle
Le verrier le fait pour le verre, on souffle
La mousse d'argent du savon battu?

Un ballon d'azur, à moins qu'il n'y crève,
Se gonfle au fétu, puis, aérien,
S'envole. Où va-t-il? On n'en sait trop rien,
Mais, on le suppose, au pays du rêve.

Reviendra-t-il? Point dans ce monde-ci.
Une goutte d'eau, comme par risée,
Réalise en l'air la bulle irisée :
Reste le savon et la paille aussi.

Eh bien, mon remède est d'en souffler d'autres
Sans arrêt, sans but, au hasard, toujours,
Et de voir les nuits s'enchaîner aux jours
En gonflant de vent les tiges d'épeautres.

Ces petits ballons perdus sont les vers,
Guérison du mal irrémédiable :
Il est avéré qu'ils font peur au diable;
Les jeux innocents troublent les pervers.

Souffle-z-en, Gérald, tu vivras prospère
Et, doux à mon vœu longtemps médité,
Ressuscite en ta double hérédité
L'éternel enfant que fut ton grand-père.

## LA TRAHISON

*A ma fille Herminie David Devries.*

La chatte a mis bas sa portée,
Cinq petits tigres noirs et blancs
Qu'elle est déjà réconfortée
De sentir pendus à ses flancs.

Ils sont de velours et de soie,
Ces fruits de son premier amour,
Et dotés de ce don de joie
Que les Anglais nomment : humour.

Rien que leurs nez, couleur cerise,
Raviront les plus exigeants.
Vraiment le sort les favorise
De naître chez de bonnes gens.

C'est ici la maison des bêtes
Et par conséquent du bon Dieu;
Les patrons en sont aux courbettes
Avec ces potentats du lieu.

L'heureux habitacle a pour hôte
Un poète ou brodeur en mots
Que nul n'a jamais pris en faute
Aux devoirs dus aux animaux.

Plutôt que de rompre son somme
Quand elle dort sur ses genoux,
Il couperait sa robe comme
Le Prophète fit son burnous.

La maîtresse? Elle est hors d'haleine
Et tout son sang ne fait qu'un tour
Lorsqu'à la lampe une phalène
Vole au foyer dans l'abat-jour.

L'aïeule? Elle enseigne au mioche
Qu'au Bois, dans les sentiers déserts,
Il doit un tiers de sa brioche
Aux moineaux, ces souris des airs.

La bonne? En ville, elle cousine
Avec le plus vague roquet,
Et l'orateur de sa cuisine
Est monseigneur le perroquet.

Enfin, au rebours de la fable
Mythologique, imaginez
Les bêtes d'un Orphée affable
Menant leur dompteur par le nez.

D'après un dogme incontestable,
Il y a chien dans le lambris :
Ce camarade dîne à table
Et mieux de rôt que de débris.

Sans respect des hiéroglyphes
Du vieux tapis de Téhéran,
Elle-même, elle fait ses griffes
Aux versets sacrés du Coran.

Donc, Minette s'est assoupie
Lasse du quintuple travail,
Mais du coin de l'œil elle épie
Le lever du jour au vitrail.

Sur leur accueil elle est sans crainte
Tant elle les sait abêtis :
Pour elle d'abord, quelle étreinte
Et quels baisers pour ses petits!

L'aube. Commençons par l'aïeule,
Vieille indulgente aux doux péchés :
Un par un, les cinq à la gueule.
— Voici, grand'mère, et dépêchez.

A présent sur le lit du maître,
Dans le nid qu'y fait l'édredon.
— Mes enfants! Veux-tu me permettre
De t'en offrir le tendre don?

Et la pupille dilatée,
Elle attend sa réponse. Il rit.
— Ah! Minette, quelle chattée!
Et la patronne s'attendrit.

Le bambin dévale en chemise
Sur ces joujoux vivants, son bien,
Et pratique aussitôt mainmise;
La bonne pleure, tout va bien.

Les voilà de la maisonnée.
Qui le nierait serait dément,
Et la chose ainsi raisonnée,
Elle s'endort profondément.

De leurs souffles le doux quintette
La berce comme brise en mai.
Mais au réveil un seul la tette,
Le plus beau, non le plus aimé.

Où sont les autres? — Nul n'ignore
Que de lait, dûment saturés,
Les chatons, aveugles encore,
Sont des coureurs prématurés.

Pas loin. — Leur atavisme vibre
En ce premier des tours matois
Où se signe la race libre
De leur père, un outlaw des toits.

Pas trace. — Alors, on les lui cache
Pour mettre à l'épreuve son flair,
Il est certain qu'il faut qu'on sache
Son métier de mère, c'est clair.

Tope pour le jeu d'aventure.
— Rien, nulle part. — Sous quel tapis,
Ou derrière quelle tenture
Les quatre fous sont-ils tapis?

Gêné, le maître la regarde
S'user en détours superflus.
— Qu'y a-t-il? Ils sont sous sa garde.
Miséricorde! il ne rit plus!

D'un bond elle est sur son épaule,
Et de là, les ongles sortis,
Éperdument, elle miaule
Le ralliement à ses petits.

Rien. — Pourtant, la fenêtre est close,
Le loquet mis, le seuil fermé,
Les voler? Qui? D'ailleurs, qu'on l'ose!
Le maître veille, il est armé!

Est-ce son honneur de nourrice
Dont on doute? Dans le panier
Elle s'abat et se hérisse.
Va-t-on lui prendre le dernier?

Et puis l'heure succède à l'heure,
Reste le crime. Elle a dormi!
Hélas! pas un soupçon n'effleure
Sa foi candide au grand ami.

Oh! triples lâches que nous sommes
De duper ces cœurs radieux!
La sainte bête croit aux hommes,
Plus que l'homme ne croit aux dieux.

Quelle angoisse roule ces âmes
Dans le vertige à rendre fous
Des incertitudes infâmes,
Assassins, demandez-le vous!

Minette ne sait rien d'Hérode,
Pas davantage de Malthus,
Ni, lorsque le feu la corrode,
Des vertus de l'agnus castus.

La noble ovariotomie
Ne lui signe pas le contrat
Qui la livre, sèche, en momie,
Au baiser sans but d'un castrat.

Honnête, de mâle à femelle,
Elle aime à l'époque d'aimer,
Comme Dieu veut, puisqu'il s'en mêle,
Sur l'ordre éternel d'essaimer.

Elle a cinq chats, elle les donne,
Tous sont beaux, donc point de faux pas;
Où voit-on qu'il y ait maldonne
Quand tant de pauvres n'en ont pas?

Les décimer, c'est vilenie,
Où nulle excuse n'a de poids;
Quant au droit de mort, je le nie...
Laissons-les plutôt dans les bois.

Tout être vivant vaut sa vie,
Du pied de l'échelle au sommet,
Toute âme à son essor ravie
Fausse l'œuvre et la compromet.

Niobé, Rachel ou Minette,
La douleur des mères défend
De résoudre par la tinette
Le doux problème de l'enfant.

# L'INNOMBRABLE FOURMI

## MÉDITATION LAMARTINIENNE

L'innombrable fourmi qui dès l'aube s'en va
Travailler dans la forêt d'herbe
Tient en même dédain Allah et Jéhova
Ou celui dont la chair est verbe.

Dans son village plat point de tour du milieu;
Elle n'adore ni ne prie,
Et la voilà, chrétiens, la croyante sans dieu
Que la Sainte Église exproprie.

Bête probe, l'est-elle, ou non? Prends-le pour toi,
Barde d'Elvire, le problème;
Il pullule à tes pieds l'être libre de foi
Qui mène son salut lui-même.

Que sait-elle? — Qu'elle a suffisamment dormi
Si partout la table est servie.
Et c'est tout; elle court, l'innombrable fourmi,
A cette guerre qu'est la vie.

Routière de la faim à la solde du jour,
Tout lui fait chaussée et voiture
Pour les jérusalems sans nom et sans séjour
Du calvaire de la pâture.

La mort, souvent le prix coûtant de son repas,
N'entre pas dans les contingences
Qui font que l'action est bonne ou ne l'est pas
Pour les hautes intelligences.

Née à l'astre qui court pour le laps d'un circuit,
Elle affronte ses lois dont l'une
Est de rendre son âme au foyer qui les cuit
Sans avoir jamais vu la lune.

Point d'épargne au butin, car nulle anxiété
N'en vaut pour elle l'insomnie,
Et s'il dit qu'il l'a vue au mont-de-piété,
Le fablier la calomnie.

Quand le champ jusqu'au tuf, autour d'elle tari,
Se refuse à son industrie
Elle émigre et, selon le mode zingari,
Emporte aux pattes la patrie.

L'histoire de demain à celle de jadis
Se coud comme un lin sans suture
La fourmilière étant depuis le paradis
L'éternelle Cité Future.

Le premier des Sept Jours est la date où fut dit
Le commandement d'équilibre :
La tente d'Abraham ou celle du bandit
Seules abritent l'homme libre.

Le jour où les couvains débordent la tribu
Et rompent l'ordre prolifique,
Elle se compte, prête à payer le tribut
De sa pléthore magnifique.

Comme la voile naît au gouvernail penchant,
Son corselet s'empenne et bombe,
Et la voilà partie en nuée au couchant
Vers la mer qu'elle sait sa tombe.

Le sable des simouns est moins dense aux déserts;
Elle s'épand en horde immense
Dans les steppes glacés ou calcinés des airs
Et le suicide commence.

Race sans dieux, sans chefs, sans rêves, dont le sort
Souffle du vent qui la brouette,
Comme de ta leçon d'État elle ressort,
L'inutilité du Poète!

Voici la République où l'on n'a point d'amour,
L'éden de la vertu civile,
Lamartine, et c'est toi qui la sacras un jour
Du balcon de l'Hôtel de Ville.

Chanteurs, que faisons-nous chez elle? L'avenir
Passe de la fleur au légume;
Nul temple ne survit qui ne tourne au menhir,
Et nul idéal à l'écume.

L'abeille, notre sœur, au rivage d'airain
A suivi Dante chez Virgile,
Et, comme elle, il est temps de céder le terrain
Aux butineuses de l'argile.

L'innombrable fourmi c'est le Peuple, demain
Le surhomme de Marianne,
Qui dans le labyrinthe obscur a pris en main
Le fil conducteur d'Ariane.

# LA SEPARATION

*A Maurice Mæterlinck.*

L'Ame légère a dit au Corps lourd qu'elle attelle :
— Je sors du brancard et m'en vais;
Dieu t'a fait périssable et je suis immortelle,
Notre accouplement est mauvais.

Dans la combinaison que l'on nomme : la vie
Le théorème se résout
Par la nuit dont elle est précédée et suivie,
Commencement et fin de tout.

Déplorable union qui n'a de but, en somme,
Qu'un vain échange de nos maux,
L'être que nous formons est ce martyr : un homme,
Le plus raté des animaux.

Lâchons, vieux compagnon, par dernière tendresse,
Toi, les rênes, et moi le trait.
La mort, remords du Maître, est la loi qui redresse
Les fautes de son doigt distrait.

A chacun désormais la course solitaire
De son destin essentiel;
Fruit terrestre, retourne au giron de la terre,
Mon élément, souffle, est le ciel.

— Adieu donc, gémit-il, pour moi seul l'heure est du
Mais où vas-tu d'où tu t'en vas?
Le monde des Sept Jours est comme une verdure
Tissée à contre-canevas.

On n'en voit que l'envers. Ta céleste patrie
M'apparaît être un trou béant
Où le pendule d'or rythme avec symétrie
L'oscillation du néant.

Oh! dans ton paradis peuplé d'oiseaux sans ailes
Qui sont des âmes comme toi,
Les amours sans baisers d'impalpables oiselles
Te consoleront-ils de moi?

Reviendras-tu le dire, infidèle compagne,
Au brin d'herbe que je serai?
— Sur cette folle erreur, ne bats pas la campagne,
Sourit l'Ame au désespéré

Mais voici le soulas de ta peine insensée,
J'emporte, en rompant le lien,
Le plus affreux de nos maux unis, — la pensée.
— Alors, dit le Corps, tout est bien.

# LE PLUS BEAU PAYS DU MONDE

*A Sacha Guitry.*

Voici que ma maison déborde d'hirondelles
Comme un navire d'émigrants;
Encore cette année elles lui sont fidèles
Mais déjà leurs petits sont grands.

Elles s'en vont. — Tout fuit vers l'Orient, tout rentre
Au pays d'où tout vient, — nous seuls,
Hommes, nous nous usons à coudre dans notre antre
Nos langes avec nos linceuls! —

C'est toujours entre mille au foyer d'un poète
Qu'elles élisent rendez-vous,
A moins qu'aux alentours crisse la girouette
D'un asile rival de fous.

Nous tenons, au rebours de saint François d'Assise,
Ce don ironique de Dieu
D'être les oiseleurs dont le chant leur précise
L'heure du départ et son lieu.

Oh! je vous reconnais, vous êtes les bohèmes
Qui venez savoir tous les ans
Si je dure, oublié dans ma niche à poèmes
Par les croque-morts complaisants.

C'est moi. Devant la mer qu'encadrent mes troènes,
J'attends, l'archet sur le rebec,
La maîtresse qui, sourde aux amours comme aux hain
Ferme le livre et clôt le bec. —

Donc vous vous en allez, peureuses de l'automne,
Avant le gel et le verglas,
Vous filez sans ouïr le rappel monotone
Dont la cité tinte le glas;

Pour suivre le soleil dont vous êtes les filles,
Vous coupez l'air de vos ciseaux,
Et son filet de feu draine dans ses résilles
Vos bancs innombrables d'oiseaux;

Ayant, comme le vieil Homère, sept patries,
Trois d'été, quatre de printemps,
Vous ignorez les blés fauchés, les fleurs flétries
Et les brouillards sur les étangs;

Ils ne vous mordent point, les maux dont sont minées
Les âmes des amants vaincus;
Vous délaissez vos nids froids dans les cheminées
Vides d'œufs et d'amours vécus;

Et veuves, vous courez aimer, aimer encore,
Bayadères au cœur peu sûr,
Toujours plus loin, jusqu'aux sphères où Terpsichore
Borne la valse dans l'azur.

Mais si de tout remords, comme de tout délire,
Vous évincez le double émoi
Et ne posez qu'aux toits d'où monte un bruit de lyre,
Hirondelles, répondez-moi :

N'est-il point un pays, paradis de l'aronde,
Où les baisers sont les meilleurs?
— Si, m'ont-elles sifflé! — Lequel? — La terre est ron
Cherche!... — Son nom au moins? — Aille

# BARRABAS

—

### FLEUR DU MAL

Je ne suis pas de ceux que mène l'Évangile;
Un Platon m'en dit plus sur l'homme et son milieu
Que les quatre conteurs Jean, Marc, Luc et Mathieu
Dont le savoir est vague et la raison fragile.

Je soupçonne celui qu'on surnomme : Saint Paul,
S'il fut de tous le moins naïf et le plus crâne,
De s'être, comme on dit, un peu fêlé le crâne,
Près Damas, en tombant de cheval sur le sol.

Le latin que je suis, élevé par Homère,
Pense qu'auprès d'Alcide aux travaux triomphants
Le roman de Jésus est fait pour les enfants
Et se ferme où finit le rôle de la mère.

Ana de lieux communs, de préceptes étroits,
De fabliaux benêts et d'antiques proverbes,
C'est un jardin pourri, le clos de folles herbes
Où ne fleurit des morts que le bois sec des croix.

Le catéchisme est un manuel d'imposture,
Et la messe, holocauste enfumé du bon sens,
N'est propre qu'à bercer de musique et d'encens
Un culte dont la foi n'est plus qu'une posture.

La doctrine? Elle est prise aux vieux livres indous
Où le Christ au Bouddha tire sa révérence;
Pour le reste, elle tient dans le vers de Térence;
Bien des hommes avant Jésus furent très doux.

Son paradis? Ovide a des métamorphoses
Préférables au bain de l'étrange hammam
Où l'on doit barboter dans le sein d'Abraham,
Ventre obscur de l'auteur des êtres et des choses.

Quant à l'enfer, il est comique. Ce charnier
Du diable où l'on renaît du soufre qu'il attise,
N'en laisse pour le ridicule et la bêtise
Qu'à la lousticité du Jugement Dernier.

Ses miracles? Il est d'un rédempteur bizarre,
Puisqu'il y porte à son propre dogme un défi,
De rendre à ceux auxquels une vie a suffi,
Le souci de mourir deux fois, comme Lazare.

L'œuvre? Écoute, Raschid, bon tyran de Bagdad,
En voici le bilan pour tes schéhérazades :
Dix siècles de forfaits, la bourde des Croisades
Et les autodafés de la Sainte Hermandad.

Son martyre? S'il n'est apocryphe, il se case
Entre mille à son rang, et l'empyrée ancien
En expose un plus noble et plus dur que le sien,
Dont le calvaire altier s'appelle le Caucase.

Pour moi, je n'entre pas à ce temple ennemi
D'où des Galiléens chassent les Galilées,
Les voix de ses clochers m'étant annihilées
Par le branle qu'y sonne un saint Barthélemy.

La décimation des peuples par ses prêtres,
Barde, ne cueille pas la palme à mes palmiers.
Ah! s'il nous faut des dieux, reprenons les premiers,
Belliqueux, oui, lascifs, d'accord, mais jamais traîtres

Je le dis haut pour cent qui le pensent tout bas :
Au choix des deux voleurs, proposés par Pilate,
J'aurais sur leurs procès tels qu'on nous les relate,
Comme le peuple juif libéré Barrabas.

## LA DOUBLE VIE

— Écoute, Adonaï, dit Satan, car en somme,
Si méchant que je sois, j'ai grand pitié de l'homme;
Nu, précaire, jouet des astres incléments,
Il en endure trop de tes quatre éléments.
Et l'âme!... D'en parler mon métier me dispense.
Je n'aurais pas trouvé ça : la bête qui pense!...
— C'est vrai, fit l'Éternel. Tabernacle de maux,
L'Homme est le plus raté de tous les animaux :
Mon erreur est cruelle et telle je la juge.
Mais je l'ai réparée.
— Est-ce par le Déluge?

Ricana l'Ange noir.
— Dès le septième jour. —
— Ah! ce n'est pas au moins par ta loi de l'amour
Car de tous les tourments, celui-là, c'est le pire!
— Je te l'accorde encore et tu peux le lui dire.
— Alors?
— Quand je vis clair dans mon œuvre, au sol
J'y mis par repentir la nuit et le sommeil
Et d'un peu de néant je lui rendis la trêve.
— Le sommeil et la nuit, tu me les as volés,
Car par où tes martyrs en sont-ils consolés
S'ils leur doublent l'horreur du réel par le rêve?

# L'ODE A LYDIE

LUI

Quand j'étais en faveur auprès de toi, Lydie,
Et que nul préféré n'embrassait ton cou blanc,
J'ai vécu plus heureux que le roi de Lydie.

ELLE

Quand, Lydie à Chloé ne prêtant point le flanc,
Tu ne t'enflammais pas pour l'autre qui te mène,
Je passais en renom Ilia la Romaine.

LUI

Cithariste sans prix, docte en modes savants,
C'est vrai, Chloé la Thrace à présent me gouverne
Et s'il fallait sortir du monde des vivants
Pour elle, que les dieux me jettent à l'Averne!

ELLE

Un amour partagé me lie à Calaïs,
Fils d'Ornytus dont Thurium est le pays,
Et pour lui je suis prête à brûler toute vive
Si les destins cléments veulent qu'il me survive.

LUI

Quoi! sous le joug d'airain si Vénus de retour
Courbait notre attelage et voulait qu'à son tour
Chloé la blonde fût consignée au portique?...

ELLE

Plus beau que l'astre, il l'est; pourtant, homme sans
Cœur de liège, agité comme l'Adriatique,
Je voudrais vivre encore et mourir avec toi.

# A LA GLOIRE DU PAGANISME

## LES BONS DIEUX

*(d'après Claudius Rutilius, Ve siècle.)*

Barbares qui mangez encor le pain d'Homère,
Tout n'est pas dit pour la vénérable chimère
Panthéiste des dieux détrônés, les ex-dieux,
Hôtes altiers des quatre éléments radieux
Et dont on voit errer les lointaines lumières
Sur les autels éteints des croyances premières.
Gardiens de la matière immortelle, sauveurs
Des formes, des couleurs, des parfums, des saveurs
Et des sons, magistrats de la loi de pâture,
Où se réduit le dogme amer de la nature,

Ils ne nous leurrent point de l'erreur du progrès;
A nos destins bornés ils bornent nos regrets
Et, maîtres du secret des horreurs souterraines,
Ils font cortège au char dont Phœbus tient les rênes.
S'ils se mêlent d'aider d'un peu près leurs dévots
A l'œuvre que Morphée encadre de pavots,
C'est pour entretenir dans sa grâce hellénique
La beauté qui triomphe où tombe la tunique.
— Non, ils ne sont pas morts, les chers Olympiens,
Pondérateurs cléments des maux avec les biens,
Et dont l'enfer, si probe, accorde son supplice
Au crime partagé dont le juge est complice.
Chez eux nul n'est puni, pour être convaincu
Par ceux mêmes qui l'ont créé, d'avoir vécu,
Et l'empyrée où vont les sages est encore
Un terrestre jardin que Cybèle décore.
Dieu des poètes, dieux humains, au mythe clair,
Qui limitez la foudre elle-même à l'éclair,
Et laissez, fraternels à vos pires athées,
Chanter l'Océanide autour des Prométhées,
Quels problèmes le Juif a-t-il élucidés?
Oui, barbares, voici des pierres, décidez.

# HAMLET

ACTE III, SCÈNE PREMIÈRE

## MONOLOGUE DU SUICIDE

Être ou non, le problème est là. Quoi vaut le mieux :
Subir l'affront du sort et les flèches des dieux,
Armer contre la mer de souffrances, maudire,
Lutter? — Mourir, dormir, rien de plus. — Oh! se dire
Que ce sommeil éteint tous les maux, de la chair
Et de l'âme! Voilà le dénouement, si cher,
Mourir, dormir. Dormir, Rêver. Reste la crainte.
Quel est-il, dans la mort, ce rêve après l'étreinte
De la vie? On ne sait; le doute nous résout
A la calamité de vivre et voilà tout

Le secret. — Qui voudrait voir en ce monde infâme
L'opprimé sans espoir et l'oppresseur sans âme,
L'angoisse de l'amour méprisé, les délais
De la Loi, la hauteur des gens titrés, valets
Du Pouvoir, si cruels au génie en guenille,
Lorsque l'on tient la paix sur le bout d'une aiguille?
Qui voudrait ahaner, gémir, ployer le dos
Sous la lassante vie aux accablants fardeaux,
S'il n'avait peur d'une autre douleur, l'inconnue,
Dans le pays d'où nulle âme n'est revenue?
Et le courage manque; aux maux qu'on ne sait pas
On préfère les maux certains dès ici-bas,
Et c'est la conscience ainsi qui fait des lâches.
Alors les fiers projets, alors les nobles tâches
Se dérèglent de leur cours d'action, ils vont
Jusqu'à perdre le nom de : volonté qu'ils ont
Et, pâlissant devant des terreurs insensées,
L'acte se décolore aux reflets des pensées.

# LES BERGERS CORSES

## SOUVENIR DU MONTE D'ORO

Ils ont ce don, disons : cette hyperesthésie,
De lire couramment le Livre de la Nuit
Dans le texte que nul Copernic n'a traduit
Et dont la clef leur vient des mages de l'Asie.

Un soir, au couvre-feu du suprême rayon,
Transi de cette horreur qui vous fige les moelles
Devant l'immensité du nombre des étoiles,
Je me pelotonnais dans les poils du sayon.

Mon hôte, un chevrier qu'eût aimé Théocrite,
Et qui semblait le bouc de ses chèvres, debout,
Les coudes au bâton comme un vieux marabout,
Lisait la page d'or par les astres écrite.

Soudain, les yeux errants du zénith au nadir,
Comme si le grimoire avait une lacune,
Il jeta ce juron qu'on n'ose approfondir :
— Excremento, ce soir encore il en manque une!

# LE POIDS DE L'HIRONDELLE

## CHANSON TURQUE

*A Camille Saint-Saëns.*

Hadji le vieux, que le poète giaour
Surnomme : le coupeur de têtes,
Saigne encore à cent ans ses douze hommes par jour
Mais il est débonnaire aux bêtes.

Un matin que le sang de ses décapités
Colorait son lit de cinabre,
Une aronde, par bonds d'ailes précipités
Se pose, folle, sur son sabre.

Rosace d'or, la baie ouvrait sur le Levant.
— Va, libre, où l'amour te réclame!...
Et la baisant au bec, l'émir la mit au vent,
Puis — c'était écrit — rendit l'âme.

Or cette âme à son tour d'un souffle s'en alla
Droit au jardin toujours en fête
Où Mohammed les jette aux balances d'Allah,
Et le Juge dit au Prophète :

— Son compte de bourreau qu'Azraël m'a soumis
Est, par heure, d'un infidèle.
Qu'il passe — trente-six mille cinq cents roumis
Ne pèsent pas son hirondelle.

# CELLE QUI CHANTE DANS MA RUE

## TABLEAU DE PARIS

Elles vont lentement et comme automatiques
Sur la chaussée, au centre, ambulantes falcons,
Et glapissent à contretemps, l'œil aux balcons,
Des airs gais mais dichromatiques,

Ce sur quoi les sergots n'ont rien à dire, car
Riche ou pauvre, et, cela, dès l'aube au crépuscule,
La rue est libre quand il circule. — On circule,
On va même à Madagascar!

Est-ce leur faute si, fier de sa Normandie,
Et désireux d'aller la revoir en dormant,
La romance leur vaut les deux sous du Normand,
Et s'ensuit-il qu'on les mendie?

Qu'elles dissonent, soit. D'ailleurs, qu'en savons-no
Celui qui les entend a seul la bonne oreille.
Si leur musique au cri de la scie est pareille,
Voir : gonagre, goutte aux genoux.

Ne vous monte-t-il point d'en bas comme un outrage
Ce concerto, rythmé par des toux de marmots,
Que donne à la pitié bourgeoise, toute en mots,
Le chœur des femmes sans ouvrage?

Sur un de profundis mis en alleluia
Braver sa destinée en chantant sa détresse
Comme l'amant trahi loue encor sa maîtresse,
Quel « cri de Paris », celui-là!

L'an dernier, une vieille, — elle doit être morte, —
Faute du cor dont son talent était frustré,
Soufflait dans un rouleau de journal illustré
Des airs de chasse sous ma porte.

Plus fière encore, une autre, intraitable aux secours
Qu'il faut solliciter pour qu'on vous les accorde,
Traîne, outre un chien sénile et teigneux à la corde,
Ses deux fillettes dans nos cours,

Et son fausset nourrit trois bouches et la sienne
Librement. Le chien veille aux gosses qui, nu-pieds,
Courent de-ci de-là dans la boue, aux papiers
Qu'on leur passe par la persienne.

Poète, c'est ta sœur, celle des carrefours,
Le type parigot de l'altière pauvresse,
Bacchante de ce vin de douleur dont l'ivresse
La soûle un peu plus tous les jours.

Que va-t-elle chanter? Pas d'erreur, comme Homère
Ses dieux, lâché par eux, l'épouvantable amour,
Cause et sujet de tous ses maux depuis le jour
Où le baiser la rendit mère.

Regarde tes petits, malheureuse, et tais-toi!
Tuberculeux, voilà les fruits de ta romance!
Bergère, le veux-tu, dis, qu'elle recommence
Ta pastorale avec le Roi?

Mieux vaut, puisque pour ça tout se fait auditoire,
Le pont-neuf crapuleux et niais des beuglants
Où cet hymne à tout faire, aux vieux défis sanglants,
Dont l'usage est contradictoire.

« Aux armes!... » Pauvre femme! On s'en querelle en vai
Mais pour moi, je ne puis entendre sans malaise
La veuve d'un soldat chanter la *Marseillaise*
Ni d'un ivrogne le bon vin.

Mais de son répertoire enfilé dans la brume
Reste le numéro fatal et l'air d'adieu,
La chanson du Printemps, saison qui n'a pas lieu,
Et qui n'est qu'un rêve du rhume!

C'est fait. Elle s'en va d'un pas stoïcien
Sans même regarder si la recette est belle,
La chiffonnière d'art qui vit de sa poubelle
Elle, ses mômes et son chien.

# LE VAGABOND

C'est pour les bonnes gens que ce conte est écrit.

L'an huit cent quatre-vingt-quatre avant Jésus-Christ,
A Sparte, où sa puissance était déjà très forte,
Lycurgue, assis, un soir d'été, devant sa porte,
Pour ses chers Doriens aux cerveaux paresseux,
Laconisait les lois de Minos, fils de Zeus.
C'était le temps qu'il en dotait Lacédémone.

Un aveugle parut qui demandait l'aumône.

— Entre, dit le légiste et mets ici ton nom.
Mais le pauvre écarta la tablette, fit non
Et tomba, triste et las, sur un banc de verdure.

La législation de Sparte était très dure
Pour les errants marqués de famélisme au front,
Et voulait que d'abord on en signât l'affront
Sur le livre de ville au tableau d'industrie.

— D'où viens-tu, dit Lycurgue, et quelle est ta pat
— La route. — A quel travail as-tu perdu les yeux?
— A voir sur le soleil passer l'ombre des dieux.
—N'as-tu point de métier?— Si.— Quel est-il?—Rap
— L'Olympe les condamne à l'éternel exode;
Poursuis donc ton chemin et va, selon sa loi;
Notre gouvernement n'a pas de pain pour toi.

Et l'aveugle, rebelle à l'usage servile,
De son bâton tremblant s'en alla par la ville.

Or sur la place, où, pour une drachme de fer,
Tout convive avait place au repas en plein air

Dont Lycurgue imposait les agapes frugales
A la communauté des classes inégales,
L'éphore mesurait au ras de l'entonnoir
A chaque citoyen son lot de brouet noir.
Pour la boisson, c'était l'eau de neige que jette
A l'Eurotas, aimé des lauriers, le Taygète.
Le mendiant en but dans le creux de la main
Le peu qu'en retenait ce bol de parchemin,
Puis, debout, il cria : — Qu'on me prête une lyre!

Mais à Sparte, où déjà l'on ne savait pas lire,
Personne n'eût osé gaspiller de l'airain
A ces jouets d'enfant ou de jongleur forain.
— Tu chercherais en vain l'outil en Laconie,
Rirent-ils, où la femme est close à l'harmonie
Et ne se plaît qu'aux sons du choc des boucliers,
Et tombes comme Orphée entre des sangliers.
Ton art est bon pour ceux que le printemps énerve
Et qui tressent des fleurs à l'arbre de Minerve.
— J'ai faim, dit l'homme. — Alors entonne la chanson
De guerre que reprend sans lyre, à l'unisson,
Le pœan spartiate, impatient d'entraves,
Et qui n'a d'autre luth que le poumon des braves.

Ainsi parla l'éphore adossé sur un fût
De colonne rostrale — et l'aède s'en fut
Car il ne savait pas chanter avec la plèbe.

Exilé de la ville, il alla vers la glèbe
Où sont les serfs et les ilotes ingénus.
Et voici que la nuit s'épand des monts chenus
Comme un lac stygien débordé de sa digue
Et que l'aveugle errant, abîmé de fatigue,
Auprès de son bâton qui lui défaut, s'abat
Et, les bras ramant l'air, roule sur le grabat
De l'un de ces fumiers de loques et d'ordures
Que la pluie et le vent poussent sur les bordures.
Cette litière infâme avait un hôte, un chien
Galeux, étique, mais libre et stoïcien,
De ceux que par terreur de la rage on assomme,
Qui retournent au loup par hantise de l'homme.
Il décharnait une volaille prise au vol
Dans un temple du dieu du commerce et du vol,
Riche en présents pieux. Expert de la famine,
Un gueux reconnaît vite un poète à la mine;
Il vient à lui, lâchant son souper criminel,
Le ranime d'un tour de langue fraternel,
Et l'invite — quand il veut plaire, le chien jappe —
A lui faire l'honneur de partager l'agape.

Et le chantre d'Argus caressa le bandit;
Puis, quand il fut repu, voici ce qu'il lui dit :
— Chien qui vas, comme moi, sans vouloir te soumettre
Aux lois, sinon des dieux, m'acceptes-tu pour maître?
Je suis celui qui fait connaître les héros
A leurs fils et mon nom d'aède est Omeros.
La tâche est rude et la mission délicate.
Si tu m'es détaché de la meute d'Hécate
Que j'entends aboyer dans l'éther obscurci,
Salut à qui t'envoie, à toi, frère, merci.
Viens, nous courrons l'Hellas de fontaine en fontaine,
L'un, la cithare aux mains, l'autre aux dents la patène,
Et nous vivrons, sans vols et sobres, des fruits mûrs
Qui tombent des figuiers dans l'herbe au pied des murs.

Mais le cabot se mit à rire de la queue.
Spartiate, il aimait sa ville et sa banlieue,
Et docile au destin qui l'avait fait larron
Il n'en était pas plus honteux que fanfaron
Et subissait un sort dont la chasse est la règle.
Le lièvre ne dit pas : « Tu me voles! » à l'aigle,
Ni les mouches à l'araignée. Être un voleur,
Ne pas l'être, dilemme à ses yeux sans valeur,
L'aumône seule est basse et signe sa roture.
L'animal mendiant n'est pas dans la nature.

— Et revenant aux os, il lui montra d'ailleurs
Que les poulets sacrés lui semblaient les meilleurs.

— Adieu donc, fit le barde et, ramassant sa gaule
Sur la route, hissant son bissac à l'épaule,
Et les pieds rafraîchis dans les eaux du torrent,
Le fou de Zeus reprit sa marche d'aberrant
Dont le pas est rythmé par le vers héroïque.

La Grèce antique était comme une mosaïque
D'états divers, bornés par des monts belliqueux,
D'Achéens rudes, fiers et plus escarpés qu'eux
Que l'étranger ne traversait que sous escorte.
Comme on fait à son hôte une conduite accorte,
Le chien avait suivi l'aveugle jusqu'aux lacs
Dont les gouffres sans ponts et les rives sans bacs
Limitent Sparte. — Ici ma mission s'arrête.
Argos. — Un autre chien parut sur une arête,
Sorte de Lycaon grandi par le brouillard
Et le Laconien lui remit le vieillard.
L'Argolide franchie, un autre, plus étique
Encore, le guida jusqu'au seuil de l'Attique
Et, malade de faim, les rites accomplis,
Se coucha sur sa robe et mourut dans ses plis.

— En Attique, où tous les foyers ont une lyre
Pendue au gré de ceux qu'agite son délire,
Il alla seul parmi les enfants ébahis
Auxquels il racontait les gloires du pays
Et l'éternel honneur de ses grands capitaines,
Et c'est ainsi qu'Homère arriva dans Athènes,
L'an huit cent quatre-vingt-quatre avant Jésus-Christ.
C'est pour les bonnes gens que ce conte est écrit.

# LE ROMAN DE BISTU BIS

*A Colette Willy.*

Répondez, avez-vous les portraits de vos chiens?
L'honnête homme est celui qui garde ceux des siens;
L'oubli d'un pareil soin me gâterait un Gœthe;
Point de chasseur devant l'Éternel sans sa meute.
Tous les miens, encadrés dans la bordure d'or
S'alignent en famille aux murs du corridor
Où, pareil à Ruy Gomez, je les présente
A mes hôtes et dis leur histoire plaisante.
— Messeigneurs, vous voici devant de nobles gens,
Aussi braves que vous et plus intelligents,
Qui m'aidèrent en tous les combats de ma vie,
Je les tiens, quoique morts, pour vifs et vous convie

A saluer en eux la vertu sans faux pas
Des seuls bons compagnons qui ne trahissent pas.
Celui-ci fut Bistu le deuxième, qu'on nomme
Bistu Bis, quand du verbe on veut être économe,
Car le verbe étant d'or, le mot est de rubis.
Je vous présente donc le vaillant Bistu Bis,
Écossais d'origine et terrier de lignée.
Sous le plafond frontal il eut cette araignée :
L'honneur. Il en rendait là-dessus même au Cid,
Car, Rodrigue français et digne de tout lied,
Il tint ce coup, où nul Amadis ne lui dame
Le pion, de mourir de rage pour sa dame.
Pour le reste, c'était un prodige d'humour,
Mais il ne badinait jamais avec l'amour.
— Qui me dira pourquoi l'homme a cette lubie
De réserver aux chiens ce nom d'hydrophobie
Qui sied sans privilège à tous les buveurs d'eau
Dont l'Arche de Noé fut le commun radeau ?
Sous des titres divers, la fureur est pareille.
Malheur au sexe auquel l'autre ferme l'oreille
Méchamment, on en meurt, même à l'heure qu'il est,
Dans celui qui détient tous les records du laid,
Soit le mâle. Dans l'autre, moins, et j'appréhende
Que le seul Malabar y sauve la légende.
— Oyez comme il rendit à notre père à tous
Cette âme qu'il suspend aux cils de nos toutous

Comme aux ceps de la vigne il suspend les mésanges
Et qu'il fait de l'azur dont sont pétris les anges,
Car ayez, avant tout, le soin essentiel
De bien considérer que cette âme est au ciel.
— Il aimait, comme on aime à la saison des roses,
Étrangement. Ce sont d'estivales névroses
Bien dites de : la canicule et qui, souvent,
Pour un parfum lointain reniflé sous le vent,
— *Odor di femina*, soupire Mercadante, —
Leur ouvrent sans pitié le même enfer qu'à Dante.
Ils partent, ils s'en vont et ne reviennent plus,
Ou, s'ils reviennent, c'est noirs de boue et perclus
Des quatre membres, la langue hors des babines,
Autres Sabins vaincus au combat des Sabines.
Le chien, ami sans pair, est amant sans égal.
L'illégal a pour lui l'anneau du conjugal;
Intégral Abélard, tout lui fait Héloïse.
Mais le Dieu qui tantôt illumine un Moïse
Et d'autres fois affole un Charles Six au Mans,
Vint à frapper du coup de foudre des romans
Le pauvre enfant nourri de sucre dans l'ouate
Et plus chaste que nonne en sa cellule coite.
Elle apparut, déterminante vision,
Au temps, vous dis-je, où les rocs sont en fusion.
C'était l'une de ces beautés des classes riches
Qu'au siècle de Brantôme on nommait des : levriches.

Dans leurs rêves de clercs et de basochiens
La levriche est, d'un mot, la duchesse des chiens,
Or il était saute-ruisseau chez un poète.
Il la vit et d'un bond fut hors de sa couette.
C'est ainsi que la blonde est la perte du brun!
— « Adieu, maître. — Où vas-tu? — Demande à Malte-B
En avant! Dieu le veut! Excelsior! Plus outre!... »
Et, brusque, il m'envoya, sur ces mots, faire l'youtre.
Tel, vers Cynapolis, son ancêtre Anubis
Courait sur les talons d'Isis, tel Bistu Bis
En sa rage, déjà de l'autre avant-courrière,
Fouriériste éperdu vole vers la fourrière.
La duchesse, malgré qu'il fût beau cavalier,
Refusa vertement de se mésallier
Et mon clerc sut bientôt que l'altière levrette
En fait d'œuvre de chair s'en tenait à l'œuvrette.
Jamais dans Fenimore ou bien dans Mayne-Reid,
Sauvage en mocassins ne mena pareil raid.
Il vit des patelins où semblait se distendre
Le cadastre indécis de la Carte du Tendre;
Véronique au balai traînait son Albertus.
Enfin, dans cette crau, la plaine des Vertus,
Un combat dont la sienne était l'âme et la proie
De soixante rivaux fut le siège de Troie,
Où, saint Denis aidant, un dogue aux dents d'airain
Triompha. Le terrier resta sur le terrain.

Il dit vrai, ce Bismarck, la Force est la maîtresse
Du Droit; le vert laurier, c'est elle qui le tresse
Sur tous les fronts, et même en amour, où le prix
Est pour le plus robuste et non le plus épris.
— Chou blanc dans un périple à la Dumont d'Urville,
J'affichai mon ennui sur les murs de la ville.
La récompense au ciel étonna Montyon.
Le cours du vil métal est-il en question
S'il s'agit d'arracher un frère à la Gorgone?
Un Polynice même y trouve une Antigone.
Il avait son collier, espoir suprême. Enfin
Dieu me le rendit dans la hotte d'un biffin.
— « C'est toi! » — Mais je ne lus à ses yeux de pervench
Que l'idée à jamais fixe de la revanche.
— « Bois, mange, dors au moins, la nuit tombe, il fait noir.
Il buvait, mais c'était son sang, ce Beaumanoir,
Et, comme on imagine un Tourville, à la Hogue,
Insultant à l'Anglais, il aboyait au dogue.
Se venger ou périr. Mais le retrouver, où?
Aux portes du hasard le vent met le verrou,
Et puis un dogue avec cent dogues s'assimile;
— « Es-tu bien sûr de le reconnaître? — Entre mille. »
Et comme je doutais, l'enfant n'insista point.
Le mois tomba de l'urne. Un dimanche, au rond-point
Des Champs-Élyséens, ghetto de la richesse,
Dans un jardin d'hôtel il revit la duchesse.

Oh! que la grille est lâche au mur de la villa!
Il s'assit et me dit qu'il voulait mourir là,
Et qu'il lui pardonnait et qu'il l'aimait encore.
Hélas! un chaperon fit rentrer la pécore
Et, vouant au décès cette dame d'atours,
Tel un Poliorcète escalade les tours,
Et tel encore Oreste engueule l'Erynnie,
Bistu remplit les airs de sa plainte infinie;
Il s'agriffe aux parois, il s'étrangle aux barreaux
Et tient superbement tête aux dieux, ses bourreaux.
En vain des gardes d'huis à métier de cerbères,
Comme on chasse au chacal au pays des Berbères,
Du buisson des bouleaux à la hampe emmanché
Le refoulent aux cris du peuple endimanché,
Il est de bronze aux coups et de marbre au blasph
Sa Galatée y voit un nouveau Polyphème,
Les gens autour de nous s'éparpillent hagards
Et mettant tout son cœur dans ses derniers regards,
Moitié pour son ami, moitié pour son amante,
Il tombe entre mes bras la mâchoire écumante :
— « Tout est fini, tu peux me chanter, je suis mort. »
Puis, croyant m'embrasser, je le jure, il me mord.
— En ce temps-là, messieurs, notre art vétérinaire
Battait la farandole en franc tambourinaire;
En quête du sérum en son nom contenu,
Le Bon Pasteur des chiens n'était pas advenu;

Seule Maisons-Alfort, et non sans ladrerie,
Leur ouvrait les casiers de sa maladrerie;
J'y portai mon malade à la pointe du jour,
Mais il ne voulut pas guérir de son amour,
Et le laissa trancher par la Parque rabique.
Ainsi s'efface un trait sous la gomme arabique.
— Et moi? Rassurez-vous : Mithridates innés,
Du mal d'Éros, les vers nous en ont vaccinés.
— Canophiles chrétiens, vous que le Messie aime,
Vénérez ce portrait de Bistu le deuxième.

# LE GRAND-DUC ET LE PETIT CHIEN

## FABLE

### DANS LE GOÛT DU SIEUR JEAN DE LA FONTAINE

*Pour Jules Truffier.*

Accusé de la rage et noyé par son maître,
Un jeune chien, délivré du licou
Qui lui liait la pierre au cou,
Gagnait la rive où, dans le creux d'un hêtre,
Un duc, brigand des nids, en quête d'oiselet,
Au clair de lune, — on sait que le hibou bubule,
C'est le cri de ce noctambule, —
Bubulait.

— Tu nages bien pour un chien de ton âge!
— Je ne sais pas comment je nage,
Mais je sais que je suis fourbu
D'avoir tant bu.
A demain, mon devoir est de courir sur l'heure
Rassurer celui qui me pleure. —
— Qui, ton maître? — Dis : mon ami.
— Jamais il n'a si bien dormi
Que depuis qu'il te croit sous l'onde
Profonde.

Blessé du sarcasme outrageant,
Le chien revient au duc. — Si tu doutes qu'il m'aime,
Apprends-le de l'accident même.
La rivière roulait mille carpes d'argent;
Comme autour du bouchon j'admirais leurs astuces:
— Va les voir de plus près, rit-il en m'y plongeant,
Et noie en même temps tes puces.
Le bain, rien qu'à ce point de vue, était urgent. —

— Chien, reprit le hibou, des bons chiens le modèle,
Comment t'appelles-tu? — Fidèle. —
— Je l'eusse dit, mais ai-je donc rêvé,
Dans mon arbre, qu'un fort pavé

T'empêchait de faire la planche? —
— Coïncidence. Un reste d'avalanche!...
Ma laisse à ce caillou prise par le courant
S'entortilla dans le torrent. —
— Sans doute il l'avait mieux nouée
A ton collier qu'à la bouée!

Pour le coup notre Argus de s'écrier : — Tu mens,
Sinistre oiseau! D'ailleurs as-tu des documents
Sur un crime sans but, absurde et lâche en somme? —
— Innocent,
J'en ai cent.
Dont un qui les résume en trois mots : c'est un homme.

Pour la méchanceté l'expert est le méchant
Comme pour le vol le marchand.

# BALLADES

# BALLADE DE NOTRE SAINT PATRON

*A Edmond Rostand.*

Une croyance qu'Henri Heine
Et mon Théophile Gautier
Estiment d'essence païenne
Veut que chaque corps de métier
Ait au paradis un courtier
Qui lui sert de Mercure agile;
Oyez que dans le monde entier
Notre saint à nous, c'est Virgile.

La tradition plébéienne
A l'idéal primesautier
Fait de la Vierge leur doyenne
Et de saint Pierre leur portier,
Et l'almanach joue au psautier
Pour noyer à gré d'évangile
Le diable dans le bénitier;
Notre saint à nous, c'est Virgile.

Élu de qualité moyenne,
Crépin patronne le bottier;
Quelque autre plane sur Cayenne
Invoqué du banqueroutier;
Tel le singe du cocotier,
Le fétiche sort de l'argile;
Que d'icones dans le moustier!
Notre saint à nous, c'est Virgile.

ENVOI

Prince, une messe à Parmentier,
Pour Jeanne d'Arc jeûne et vigile,
Mais s'il en faut un par chantier,
Notre saint à nous, c'est Virgile.

# BALLADE DE LA BELLE ÉDITH

Entre ces légendaires dames
Que nous ont peintes leurs servants
En couleurs de toutes les gammes,
Et qui, de leur siècle aux suivants,
Ont transmis leurs attraits vivants,
Dites-moi quel délire assigne
Au vol de mes rêves fervents
La belle Édith au col de cygne.

L'histoire amoureuse des femmes
Offre des noms plus captivants.
Moi, c'est le sien que sur les lames
De la mer, grimoires mouvants,
Me grave le stylet des vents,
Et, comme le son suit le signe,
Me tinte l'airain des couvents,
La belle Édith au col de cygne.

Pour nous leurrer d'épithalames
Dont d'autres ont pris les devants,
Qui vous allume, folles flammes,
Feux de Saint-Elme décevants,
Désespoirs des engoulevents?
J'aime une morte et j'en consigne
Le fait acquis pour les savants,
La belle Édith au col de cygne.

ENVOI

Soleil, pour moi plus de divans,
Ou rends-moi, par faveur insigne,
En tes couchants ou tes levants,
La belle Édith au col de cygne.

# BALLADE DE LA BONNE HEURE

« La vie est bonne, disent-ils,
« Si l'on travaille ou quand on aime »,
Et par des adages subtils
Ils métaphorisent l'emblème :
« On récolte comme l'on sème... »
« Point de flux qui n'ait son reflux!... »
Reste une autre clef du dilemme :
Ceux qui sont morts ne souffrent plus.

17.

Les Saint Paul prêchent aux Gentils :
— Le Bien a le Mal pour œdème;
Toute joie est dans les outils;
En toi la mine, en Dieu, la gemme! —
— S'il n'est point d'autre stratagème,
A l'œuvre donc, mais j'en conclus
Que, si beau soit le diadème,
Ceux qui sont morts ne souffrent plus.

L'insecte est l'hôte des pistils
Et c'est dans son miel qu'il essaime;
L'oiseau pend son nid aux myrtils;
L'eau nourrit la tanche et la brême,
Mais, fou d'amour ou de faim blême,
Certain singe, l'homme, est exclus
De l'universelle Thélème;
Ceux qui sont morts ne souffrent plus.

ENVOI

Terre, que chantent tout de même
Les Malte-Brun et les Reclus,
La bonne heure, c'est la suprême :
Ceux qui sont morts ne souffrent plus.

## BALLADE DE L'AVENTURE

Si beau que le rêve en paraisse
Et si réalisable aussi,
Tout projet, soit qu'on le caresse
Dans la joie ou dans le souci,
Est imaginaire en ceci
Qu'il dépend d'une conjoncture;
En ce monde, peu réussi,
Rien ne se fait que d'aventure.

Que l'on berce dans la paresse
Un ventre de truffes farci;
Que pour fuir d'une forteresse
On en creuse le sol durci;
Plus noble qu'un Montmorency
Ou marqué du scel de roture,
Eût-on même au front le Sancy,
Rien ne se fait que d'aventure.

Quelque soin qui vous intéresse,
Je le dis à l'amant transi,
Délaissez la devineresse;
Nous sommes tous à la merci
De la loi des mais et des si
Qui donnait tant de tablature
Au pauvre Bernard Palissy;
Rien ne se fait que d'aventure.

Prince, le sage est le gipsy
Qui réalise en sa voiture
Le vrai : veni, vidi, vici :
Rien ne se fait que d'aventure.

# BALLADE DE LA POMME DE TERRE FRITE

La gaîté dont j'ai fait ma loi
Et que tu taxes d'hypocrite
Est d'abord d'assez bon aloi,
Étant celle de Démocrite;
Puis je la vois partout écrite
En regard du bête et du laid,
Enfin la thèse est circonscrite :
Ou tout est larme, ou rien ne l'est.

Je cherche, soit autour de moi,
Soit sous la tente qui m'abrite,
Le sergent qui, de par le roi,
M'interdise, en pleine néphrite,
De chanter comme Théocrite,
Et l'aveugle a son flageolet
Dans sa masure qui s'effrite,
Ou tout est larme, ou rien ne l'est.

Des cent maux où l'on reste coi
Aucun n'a l'âme aussi contrite
Et n'est plus troublé dans sa foi
A leur fatalité prescrite;
J'ai rêvé la grève proscrite
Où l'on serait l'heureux galet
Insensible aux pleurs d'Amphitrite;
Ou tout est larme, ou rien ne l'est.

ENVOI

Prince à l'humeur d'archimandrite,
Lève avec moi ton gobelet
A la pomme de terre frite!...
Ou tout est larme ou rien ne l'est.

# BALLADE DU CRIME D'ÉTAT

*L'exilé partout est seul.*
LAMENNAIS.

Si l'exilé partout est seul,
Selon ce prêtre que je cite,
Depuis Aristide, l'aïeul
Des grands proscrits que chez le Scythe
Le triste Ovide ressuscite,
Quelle histoire ne nous apprit
Que, par décret ou plébiscite,
Le crime d'État c'est l'esprit.

Nommons pour la rime un Choiseul,
Mais Dante, qu'eût aimé Tacite,
A traîné sans fin le linceul
D'un bannissement explicite
Comme Homère de site en site;
Aussi le Tasse dont s'éprit
La reine que j'en félicite :
Le crime d'État c'est l'esprit.

Camoëns, leur digne filleul,
Poussé par son peuple au Cocyte
Revient en fidèle épagneul
Mourir de ce mal que suscite
Un chef-d'œuvre sans réussite;
A Voltaire assez mal en prit
De rire de l'Amalécite :
Le crime d'État c'est l'esprit.

ENVOI

Princes, quel diable vous incite
A décorer du Saint-Esprit
Caliban, Bottom et Thersite?
Le crime d'État c'est l'esprit.

# BALLADE DE L'ALSACE-LORRAINE

POUR UN EXEMPLAIRE DES POÈMES DE LA GUERRE (1871)

Quarante-trois ans!... Pauvre livre,
Pourquoi sors-tu de l'in-pace?
Quel Don Quichotte te délivre
Des oubliettes du Passé?
Avec mon heure j'ai passé,
Ce poète a lâché la rêne
De ce Pégase estrapassé,
Mais où est l'Alsace-Lorraine?

Du beau rêve dont j'étais ivre
D'année en année espacé
Le feu s'est éteint sous le givre
Et l'âge m'a carapacé!
Oh! requiescat in pace!
L'Argent est roi, la Peur est reine,
Le Bas-Empire est dépassé,
Mais où est l'Alsace-Lorraine?

C'est fini, la France veut vivre.
Quel est ce bourgeois compassé
Qui pèse son pain à la livre
Devant ce comptoir lampassé?
De son linge bien repassé
Émerge une tête sereine...
C'est feu le Français trépassé,
Mais où est l'Alsace-Lorraine?

ENVOI

Prince, le ressort est cassé
Et l'Europe se rassérène,
On a débarqué Delcassé,
Mais où est l'Alsace-Lorraine?

# BALLADE DE LA BONNE ANDOUILLE

Pour celles qu'on habille à Vire,
Si vous les aimez, chantez-les!
Chaque poète a son Elvire;
Je veux qu'un rubis soit balais,
Mais, fut-ce de manche à balais,
Tout bois vaut son feu quand il gèle;
Sœur de Balzac et Rabelais,
La bonne andouille est tourangelle.

Il y a navire et navire,
Et l'on voit au Pas-de-Calais
Que l'un vogue où l'autre chavire;
Qui dit : poste implique : relais;
Mark Twain change d'Alphonse Allais,
Restif repose d'Aulu-Gelle;
Mais fiez-vous aux frères lais,
La bonne andouille est tourangelle...

Il est temps, un temps où tout vire
Et va de lais en virelais
Voire de drame en vau-de-vire,
D'édicter sans plus de délais
Que, seule digne des palais
D'un roi, d'un pape ou d'un ange, elle
Emparadise le palais :
La bonne andouille est tourangelle.

ENVOI

Prince, que Méphistophélès
De ses sarcasmes me flagelle :
S'il n'est beau goître qu'au Valais,
La bonne andouille est tourangelle.

## BALLADE DU PÂTÉ DE CHARTRES

Que chacun l'aime comme il l'aime,
Froid ou sortant des étuviers;
Celui-ci le veut d'Angoulême
Et cet autre de Pithiviers;
Ne nous jetons pas de graviers;
Laissons les chartreux dans leurs chartres
Et les raves dans les raviers.
Je ne dis : pâté — que de Chartres.

Amiens, que bénit Triptolème,
Truffe et barde dans ses cuviers
Une croûte dont le problème
Ouvre à mon hymne deux claviers;
Ils ne sont pas pour des bouviers,
Ceux de Toulouse, près de Martres,
Mais l'aigle en rend aux éperviers :
Je ne dis : pâté — que de Chartres.

Quand Mars nous pose son dilemme :
Chair de marée ou de viviers,
Rabelais en sort, à Thélème,
Par la sarcelle et les pluviers.
Tant pis pour les Terre-Neuviers.
Les loutres sont les sœurs des martres,
Et l'elbeuf se tisse à Louviers,
Je ne dis : pâté — que de Chartres.

ENVOI

Prince des Anges, mes leviers,
Les Montmartres, qu'est-ce? des dartres
Auprès du Mont des Oliviers :
Je ne dis : pâté — que de Chartres.

## BALLADE DU COCHON PERDU

A Vaugirard en Luxembourg,
Dans le théâtre-où-l'on-s'ennuie,
Le lé de pourpre au brandebourg,
Il tourne sa face bleuie
Vers cette fortune enfuie
Dont il était le greluchon;
Passants qui courez sous la pluie,
Vous n'auriez pas vu son cochon?

Ville n'était, que dis-je, bourg,
Halle, grange et cour éblouie.
Chez les Bragance ou les Habsbourg,
— Sur sa légende je m'appuie, —
Dont il ne tirât abbaye
Et provende de patachon!
Ah! dans la trombe qu'il essuie
Vous n'auriez pas vu son cochon?

Ce fut au boulevard Strasbourg
Que lui vint l'idée inouïe
De décrasser le vieux faubourg
De sa séculaire suie,
Et l'Europe en fut ébahie!
Fait-on ce rêve folichon
D'offrir la rose à la truie?
Vous n'auriez pas vu son cochon?

ENVOI

Prince, il vente à crever l'ouïe;
Le moine a mis son capuchon;
Encore une gloire bruie!
Vous n'auriez pas vu son cochon?

# GAIETÉS ET FACÉTIES

## VERS PARISIENS

# LES BONS RIMEURS

## TRIOLETS FUNAMBULESQUES

### I

Cambronne du Dernier Carré
De la Rime — Hugo nous regarde! —
Et plus carré qu'Albert Carré,
Cambronne du Dernier Carré,
Je le jette, sous Poincaré,
Le cri stoïque de la Garde,
Cambronne du Dernier Carré
De la Rime, — Hugo nous regarde!

Oui, temps du Petit Sucrier
Et de sa cour de forbans vile,
Tu peux dire et même crier,
Oui, temps du Petit Sucrier,
Que mon encre est de l'encrier
De Théodore de Banville,
Oui. temps du Petit Sucrier
Et de sa cour de forbans vile.

Mieux encore, il me l'a légué,
Avec un reste d'ambroisie
Au moment de passer le gué,
Mieux encore, il me l'a légué,
Sans autre prétexte allégué
Que d'embêter la Bourgeoisie;
Mieux encore, il me l'a légué
Avec un reste d'ambroisie.

Catulle, son cousin germain,
Est mort, broyé par les Ménades,
Sur la route de Saint-Germain,
Catulle, son cousin germain;

Délivrés du péril germain,
Ils ont repris leurs promenades;
Catulle, son cousin germain,
Est mort, broyé par les Ménades.

Et Silvestre aussi s'en alla
Riche d'amoureuses détresses
Les retrouver au walhalla,
Et Silvestre aussi s'en alla,
Où sa corbeille déballa
Autant de rimes que de tresses,
Et Silvestre aussi s'en alla
Riche d'amoureuses détresses.

Coppée, un de nos forts rentiers,
Avait de la Rime aux Grands Livres;
Crésus, vous vous apparentiez
Coppée, un de nos forts rentiers;
Ses comptes sont à jour, entiers,
Son papier « vaut », intègre, en livres;
Coppée, un de nos bons rentiers,
Avait de la Rime aux Grands Livres.

L'aède aux yeux de lazuli
Était, — rime ôtée, — un rude homme;
Comme Patam à Mazuli,
L'aède aux yeux de lazuli
Ajoutait au nom de Sully
Celui, moins heureux, de Prudhomme;
L'aède aux yeux de lazuli
Était, — rime ôtée, — un rude homme.

Roi de la rime, Heredia
Régnait sur le sonnet, son trône,
Tel un pape en sa sedia,
Roi de la rime, Heredia,
Quand la mort le congédia
En plein festin comme Pétrone;
Roi de la rime, Heredia
Régnait sur le sonnet, son trône.

Avant d'être un dieu patenté,
Nul ne rima mieux que Verlaine,
Satan ne l'avait pas tenté
Avant d'être un dieu patenté;

Duchesse, à quel épatant thé
Retourna-t-il son macfarlane?
Avant d'être un dieu patenté,
Nul ne rima mieux que Verlaine.

Je laisse ceux de Mallarmé
Monter le bateau qu'il arrime;
Par l'espérantisme alarmé,
Je laisse ceux de Mallarmé,
Étant contre lui mal armé,
Car il est Français par la rime.
Je laisse ceux de Mallarmé
Monter le bateau qu'il arrime.

Au bon fleuriste Cazalis
Va ma fidèle sympathie,
Sa rime orne mon vase à lis,
Au bon fleuriste Cazalis;
Ce qu'est la datte au physalis
Il l'est au chantre d'Hypatie;
Au bon fleuriste Cazalis
Va ma fidèle sympathie.

On chantait chez Lemerre : Ah zut
Alors si Mérat est Valade!
De l'ut haut jusques au bas ut,
On chantait chez Lemerre : Ah zut!
Où sont-ils? Là où est Kossuth!...
O Pinde, quelle dévalade!...
On chantait chez Lemerre : Ah zut
Alors si Mérat est Valade!

Sur ce simple appel : « Dierx le veult »,
On partait pour le Saint Sépulcre,
Tristans dont la Rime est l'Yseult,
Sur ce simple appel : « Dierx le veult »,
Moult (bons croisés nous disions : « meult »)
Beau fut ce temps, en latin : pulchre!
Sur ce simple appel : « Dierx le veult »,
On partait pour le Saint Sépulcre.

Ces oiseaux, leurs cris pépiés,
Sont à présent sur le Parnasse
D'où l'on a la Grèce à ses pieds.
Ces oiseaux, leurs cris pépiés.

Vous savez que de nos trépieds
Quand Dieu nous pêche, c'est par nasse.
Ces oiseaux, leurs cris pépiés,
Sont à présent sur le Parnasse.

II

France, Anatole, et Bourget, Paul,
Boudent à ton martyre, lyre;
Moins saints que saint Vincent-de-Paul,
France, Anatole, et Bourget, Paul;
Pas plus en Bourse qu'au Népaul
Elle n'emplit la tirelire;
France, Anatole, et Bourget, Paul,
Boudent à ton martyre, lyre.

Mistral réclame Jean Aicard
Car il rime moins qu'il n'assone,
C'est là, vous dis-je, qu'est l'écart;
Mistral réclame Jean Aicard,

Le retard est d'une heure et quart
Entre Paris et Carcassonne;
Mistral réclame Jean Aicard
Car il rime moins qu'il n'assone.

Va, Rime aux fermes appas, ris
Des vains efforts de la province,
Sur toi je tiens tous les paris,
Va, Rime aux fermes appas, ris;
Si tu fleurissais hors Paris
Que voudrait-on que je devinsse?
Va, Rime aux fermes appas, ris
Des vains efforts de la province.

Rostand hernanise du cor
Mais plus lointain que sa Princesse,
Comme Roland, dans le décor,
Rostand hernanise du cor,
Cambo, Cambodge, voir Angkor,
Où tout son d'alexandrin cesse,
Rostand hernanise du cor
Mais plus lointain que sa Princesse.

Passons crédit à Richepin
Du titre dont on l'intitule
Sur les estrades en pitchpin,
Passons crédit à Richepin;
Pris de la peur du chiche pain
Son Capitole capitule;
Passons crédit à Richepin
Du titre dont on l'intitule.

Des deux Régnier le Mathurin
C'est celui de la particule,
N'en doutez pas, même à Turin,
Des deux Régnier le Mathurin.
Son équivalent l'as-tu, Rhin?
Réponds, parle, mais articule.
Des deux Régnier le Mathurin
C'est celui de la particule.

Si vous voulez savoir jusqu'où
Je suis Madame de Noailles,
Londres, Paris, Rome, Moscou,
Si vous voulez savoir jusqu'où.

Mais, à la rime, casse-cou,
Berger sans chien perd ses ouailles;
Si vous voulez savoir jusqu'où
Je suis Madame de Noailles.

Où donc est cet Abel Bonnard?
Qui rimait d'instinct, tel le faune,
Avec un si bel et bon art,
Où donc est cet Abel Bonnard?
Se serait-il fait sorbonnard?
Allo, j'attends au téléphone.
Où donc est cet Abel Bonnard?
Qui rimait d'instinct, tel le faune.

Comme aux jours du bon roi Loys
Il y a tournoi de Rivoire
Contre Miguel Zamacoïs
Comme aux jours du bon roi Loys,
Pour la Rime, belle Helloys,
Qui pleure dans sa tour d'ivoire,
Comme aux jours du bon roi Loys
Il y a tournoi de Rivoire.

Ponchon, Delorme et Marsolleau
Riment en merles dans les feuilles,
Chacun d'eux y tient son solo,
Ponchon, Delorme et Marsolleau;
Musette ainsi verse à seaux l'eau
Pour arroser ses chèvrefeuilles;
Ponchon, Delorme et Marsolleau
Riment en merles dans les feuilles.

## III

Les nouveaux riment sur les ponts
Dans le casque de Bélisaire,
Clercs de l'office sans répons,
Les nouveaux riment sur les ponts
Avec, aux chapeaux, les crépons
De leur verbe mort de misère;
Les nouveaux riment sur les ponts
Dans le casque de Bélisaire.

Si c'est la poire qu'il leur faut,
Le vers-libriste d'après boire,
Qu'André remonte à l'échafaud,
Si c'est la poire qu'il leur faut;
La buse n'est pas un gerfaut
Non plus que le litre un ciboire,
Si c'est la poire qu'il leur faut,
Le vers-libriste d'après boire.

Rime pauvre est triste à mourir,
C'est le pavillon veuf de rose;
Sans elle où vivre, aimer, courir?...
Rime pauvre est triste à mourir.
Plutôt dans la prose pourrir,
Ce chlore sied à la chlorose.
Rime pauvre est triste à mourir,
C'est le papillon veuf de rose.

Tenez, que l'on m'exile à Puy
Sous le nom cruel de Magloire,
Sans pain, sans pipe et sans appui,
Tenez que l'on m'exile à Puy,

Si votre consonne d'appui
Suffit désormais à ma gloire,
Tenez, que l'on m'exile à Puy
Sous le nom cruel de Magloire.

Je rimerai rothschildement,
Et comme un Inca du Mexique,
Jusqu'au bout de mon fil d'aimant,
Je rimerai rothschildement;
Vieil enfant — yes, old child — dément,
Qui ne sait jouer qu'au lexique,
Je rimerai rothschildement,
Et comme un Inca au Mexique.

Toi, critique, à ton sécateur!
J'ai depuis longtemps ceint mes lombes
Du nom de versificateur;
Toi, critique, à ton sécateur!
Les rimes vont à l'équateur
Bec à bec comme les colombes;
Toi, critique, à ton sécateur!
J'ai depuis longtemps ceint mes lombes.

Cambronne du Dernier Carré
De la Rime — Hugo nous regarde! —
Et plus carré qu'Albert Carré,
Cambronne du Dernier Carré,
Je le jette, sous Poincaré,
Le cri stoïque de la Garde,
Cambronne du Dernier Carré
De la Rime, — Hugo nous regarde!

# LES ODÉONS NATURELS

## TRIOLETS

Dans les théâtres de plein air
On rigole comme baleines;
Il y vient des nymphes d'Henner
Dans les théâtres de plein air,
Que dis-je, on y joue, ya, mein herr,
Du Gœthe au milieu des phalènes!
Dans les théâtres de plein air
On rigole comme baleines.

*Orange.*

Ce farceur de Mariéton
Déchaîne Eschyle sur Orange;
Comment, Vierge Marie, est-on
Ce farceur de Mariéton?
Vends-moi — je suis marié — ton
Privilège pour une orange!...
Ce farceur de Mariéton
Déchaîne Eschyle sur Orange.

*Béziers.*

Sur les ruines de Béziers
Règne Castelbon de Bauxhostes;
Ah! ses pas, que vous les baisiez
Sur les ruines de Béziers!
Dieu, qui fait les Toupiers-Béziers,
Met aux castels bons les beaux hôtes.
Sur les ruines de Béziers
Règne Castelbon de Bauxhostes.

*Arles.*

L'avez-vous lu dans les journaux,
Que la Tragédie occupe Arles :
A moins d'être des étourneaux,
L'avez-vous lu dans les journaux?
Y verriez-vous mieux des fourneaux
Économiques?... — Oh! tu parles!...
L'avez-vous lu, dans les journaux,
Que la Tragédie occupe Arles?

*Nîmes.*

Mithridate gueule au mistral
A travers la Tour Magne, à Nîmes;
Gastibelza calamistral,
Mithridate gueule au Mistral
Il réalise chez Mistral
Le comble des fours magnanimes;
Mithridate gueule au mistral
A travers la Tour Magne, à Nîmes.

*Périgueux.*

Sous les chênes de Périgueux
On recueille du tubercule;
Tel qui naît riche périt gueux
Sous les chênes de Périgueux!
Qui donc rit dans la garigue, eux,
Lorsqu'au bûcher titube Hercule;
Sous les chênes de Périgueux
On recueille du tubercule.

*Carcassonne.*

Sophocle, espèce de Bornier,
N'avait jamais vu Carcassonne;
Tu l'as beau du noir bord nier,
Sophocle, espèce de Bornier!
Grands dieux, comme à l'angle cornier
La voix que ce tétrarque sonne!
Sophocle, espèce de Bornier,
N'avait jamais vu Carcassonne.

*Bordeaux.*

Donne-t-on le Cid à Bordeaux?
La foule inonde les quinconces;
Serrez aux piquets les cordeaux :
Donne-t-on le Cid à Bordeaux?
Non, un porteur d'eau, quel fort dos,
Lève un poids de cinq cent cinq onces.
Donne-t-on le Cid à Bordeaux,
La foule inonde les quinconces!

*Fréjus.*

Ah ça, que fait-on de Fréjus?
C'est un modèle de décombres;
Le lézard y cuit dans son jus;
Ah ça, que fait-on de Fréjus?
Si j'en étais le de cujus,
J'y ferais lutter des concombres.
Ah ça, que fait-on de Fréjus?
C'est un modèle de décombres.

*Saint-Wandrille.*

Mæterlinck évoque Macbeth
Dans le cloître de Saint-Wandrille;
Salomon dirait : c'est son beth :
Mæterlinck évoque Macbeth.
Soit, mais où est Élizabeth
La Fallières du Grand Mandrille?
Mæterlinck époque Macbeth
Dans le cloître de Saint-Wandrille.

*Invocation.*

Écoute, Dujardin-Beaumetz,
Et va le redire à Doumergue :
Tout ça, ça ne nous rend pas Metz;
Écoute, Dujardin-Beaumetz,
Trop d'arènes, et j'en omets,
Il en baille jusqu'en Rouergue!
Écoute, Dujardin-Beaumetz,
Et va le redire à Doumergue.

*Tournées.*

Tous ces cirques de quartz, de grès,
Auberges de l'errant Molière
Où les siècles font leurs engrais,
Tous ces cirques de quartz, de grès,
Regrets des Segrais et des Grays
Et que le Temps immole au lierre,
Tous ces cirques de quartz, de grès,
Auberges de l'errant Molière,

*Mal.*

Ce ne sont que des Odéons
Enfin repris par la nature,
Logis de sylphes et d'éons,
Ce ne sont que des Odéons;
Le vent de nos accordéons,
Tristes lyres, s'y dénature;
Ce ne sont que des Odéons
Enfin repris par la nature.

*Remède.*

Vendez leurs sables aux encans
Soit pour des matchs d'automobiles,
Soit pour des prêches anglicans,
Vendez leurs sables aux encans,
A moins qu'on n'en fasse des camps
De César sans autres mobiles,
Vendez leurs sables aux encans
Soit pour des matchs d'automobiles;

*But.*

Et, de l'argent, payez des gens
Pour visiter « celui » d'Antoine,
Car les guides sont négligents,
Et, de l'argent, payez des gens
Beaucoup plus rares dans ces jans
Que la cuscute et la bétoine,
Et de l'argent payez des gens
Pour visiter « celui » d'Antoine.

# LA LEGENDE DES CINQ MARINS

## PETITE LUSIADE

*A mon ami l'explorateur Fondère.*

### I

Il était un jour cinq marins
Qui se flanquaient des tours de reins
A chercher sous les romarins
    Une mine aurifère;
Survint sur son yacht, dans le flux,
Un riche aux propos melliflus
Qui leur dit : — « Ne trimardez plus,
« Montez à bord, j'ai votre affaire.

## II

« Pouvez croire ce que j'en dis :
« Je suis le roi des sucs candis;
« Saisissez la balle tandis
« Qu'elle bondit, mes braves;
« Plus renté que Madame Astor,
« Dans le pays d'Adamastor,
« J'ai sur mon feutre de castor
« Une couronne en betteraves. »

## III

Par un joli vent nord-nord-est,
Les voilà donc partis de Brest
Sur ce navire dont le lest
Était de sucre en poudre,
Où ces Bretons enchiffrenés
En des balthazars effrénés
Se piquèrent d'abord le nez
Comme avec la machine à coudre.

## IV

Or, en débarquant dans un lieu
Qui s'étendait autour d'un pieu,
Ne tombent-ils pas au milieu
    D'un paradis biblique
Où l'on voit notamment courir
Des caïmans près de mourir
Qui se mangent pour se nourrir
Tout à fait comme en République.

## V

— « Voici ma ville de Troja,
Vous êtes arrivés. » — « Déjà? » —
Et le chorus interrogea
    Des dix yeux les broussailles.
— « Du plant de manches à balais,
Les environs ne sont pas laids.
Mais où donc, Sire, est ce palais
Qui doit être votre Versailles?

## VI

— A vous la pose, citoyens,
De ses premiers murs mitoyens;
Moi, je casque, j'ai les moyens;
Voici vos cinq truelles.
Pour vous, chez mes tabellions,
J'ai déposé cent millions...
Mais j'aperçois quelques lions,
Je cours guérir leurs écrouelles. »

## VII

Mais quand, sous ce prétexte amer,
Ils le virent gagner la mer
Où se dandinait son steamer,
Cinq longs uts de poitrines
Lui vocifèrent l'exaudi
D'un tel haro sur Lebaudy,
Qu'il en reste plus esbaudi
Qu'un condor chu dans des latrines.

## VIII

— Qu'ont-ils à m'engueuler ainsi?
J'ai des affaires au Raincy.
Je comprendrais leur chagrin si
    Je leur faussais parole.
L'Afrique est le pays des ors.
Je les y laisse si j'en sors;
A défaut des futurs trésors
Qu'ils y sèment de l'escarole!

## IX

Pendant ces propos plus que fats,
La nuit tombe et les cinq calfats
Ont reniflé dans les alfas
    Privés de réverbères,
D'abord une, puis deux, puis trois
De ces peuplades sans octrois
Qu'avec leur accent montmartrois
Les zouzous nomment des : Berbères.

## X

A leurs cris de chacals en rut,
Fin détracteur du « qu'il mourût »,
Le raffineur de sucre brut .
Saute dans sa gondole
Et de ses vergues prend un ris
Sur le vent qui mène à Paris,
Laissant les marins ahuris
Dont le mont Atlas se gondole.

## XI

Durant quatre mois, jour pour jour,
Ils mûrirent en ce séjour
Sous la lampe sans abat-jour,
Nourris, c'est authentique,
Des aragnes de polypiers
Qui vous embobinent les pieds
Et sont proprement les tripiers
Des sirènes de l'Atlantique.

## XII

Aussi fûtés que Pathelin,
Les touaregs du patelin
N'en laissent à nul châtelain
    Comme amphitryons — voire
Que pour nous rendre à nos enfants
Ils font des prix ébouriffants
A peu près, en dents d'éléphants,
Celui d'une Côte d'Ivoire.

## XIII

— Tu la leur fais au négrier,
Soufflent-ils au Grand Sucrier,
C'est trois cent mille, et sans crier,
    A prix de félonie.
Mais déjà dans le Canada,
Sur une invincible armada,
Le singe, en proie à son dada,
Fondait une autre colonie.

## XIV

A toi, la France, mêle-t-en!
Et sans plus notre Pelletan
Lance au pape mahométan
    Un « sans fil » à la glace,
Puis expédie à mes gorets
Le bon capitaine Jaurès.
Pour ma part, c'est ce que j'aurais,
Et vous aussi, fait à sa place.

## XV

Du parafe de son canon
Par les six lettres de son nom,
Il signe son *sine quâ non*
    Aux farceurs de la brousse
Qui pensent entendre, plus courts,
L'un de ces fulminants discours
Auxquels son cadet a recours
Pour flanquer aux bourgeois la frousse.

XVI

Sur l'élément cher à Vénus,
Les cinq Bretons sont revenus,
Réveillés de leur rêve et nus
    Comme le ver de terre,
Même qu'ils jurent par saint Paul —
En latin, on dit : *œdepol!* —
De ne réintégrer Paimpol
Qu'après une escale à Cythère.

XVII

Oyez de ceci, sauf erreur,
Qu'il faut, pour se faire empereur,
La Joséphine, une Terreur,
    Le don et naître en Corse,
Et qu'il vaut mieux, au baccara,
Tirer le neuf qu'au Sahara —
Le plus bel ara n'est qu'ara —
Son bec d'entre l'arbre et l'écorce.

# UNE HEURE DE VIOLON D'INGRES

Corot, Millet, Puvis, Henner,
A l'atelier comme en plein air,
Campés sous bois, pendus aux cintres,
Au siècle où les meilleurs métiers
N'ont bannière que d'émeutiers,
Les gueux heureux ce sont les peintres.

Ce fait carrément établi,
Viens, Muse, lâchons l'établi
Où, soûle d'encre, tu titubes,
Allons prendre aux champs roucouleurs
La forte cuite de couleurs
Que nous verse l'argent des tubes.

J'ai la boîte, prends le pliant.
Indemne du moindre client
Qui devant mon art s'agenouille,
Institut, je suis ton valet,
Et je pique mon chevalet
Partout où chante la grenouille.

Peu m'importe que le motif
Soit ou ne soit pas émotif;
C'est une de mes maladies,
Que je tiens de Monticelli,
De laisser au Botticelli
Le goût d'attendrir les ladies.

J'estime qu'un carré de choux,
S'il ne rend en vers qu'un Berchoux,
Peut donner à l'huile un Corrège,
Et qu'il n'y faut que le talent,
Celui qu'on prouve en l'étalant
Comme un beau danseur sans chorège.

Quel jour pour un *carpe diem!*
Il est du lapis dont Ziem
Azure sa Venise rose!
Palette claire de Monet
Que notre Manet ramonait,
Viens en aide à mon amaurose.

— Plus un pas, Muse, arrêtons-nous.
Elle est à tomber à genoux,
Cette ferme au bord de sa mare,
Avec son chaume purpurin
Et ce rembrandtesque purin
Où le char d'Apollon s'amarre;

J'ai déjà vu ces peupliers
Rangés comme des Templiers,
La lance aux pieds, et cette haie
Qui dentelle de linges blancs
Ses dessous, comme on dit, troublants;
C'est mon Van der Meer de La Haye.

Pour les ombres jamais de noir,
J'en ai fait serment à Renoir,
Et pas même de brun madère.
Plus souvent, pour plaire à Bonnat
Qu'un luministe s'abonnât
Aux fonds où le bitume adhère!

Comme le vin d'or des houblons,
Par principe, mes bruns sont blonds
Et mes blonds font rougir le cuivre;
Aussi, quand j'applique, au jugé,
La forte doctrine que j'ai,
La Nature a peine à me suivre.

Si ma ferme n'est pas d'aplomb,
C'est la faute du fil à plomb.
Elle est en sus mal mise en cadre;
A les regarder de trop près,
Mon clocher a l'air d'un cyprès
Et le village d'une escadre.

Mais ils vibrent dans le lointain
Comme en une glace sans tain,
Tels des noyés vus d'un scaphandre,
Grâce à des mauves vraiment fous;
Donc, pour le reste, je m'en fous,
Je peins pour peindre et non pour vendre.

Mes tons, je l'accorde, ont entre eux
Des rapports plutôt désastreux.
Mais quels ciels dignes de louanges!
Leur saphir a de telles eaux
Qu'on peut y lâcher des oiseaux,
Des ballons et même des anges.

Pour ces vapeurs qui font pleuvoir,
Encore faudrait-il en voir
Comme Verlaine, qui les clame;
A moins d'être un sale truqueur,
Peint-on des nuages par cœur
Lorsque l'on n'en a pas dans l'âme?

Mon triomphe, c'est le rocher,
Une timbale à décrocher
Où nul Courbet ne me dégote;
Je suis le maître des chaos,
Et, pour certains gris cacaos,
La palme est à ma redingote!

Point de nymphes sur mes étangs.
Pourquoi pas des orangs-outangs?
L'homme gâte le paysage :
L'École de Fontainebleau
Écarte les nus du tableau;
Rousseau parle, j'obéis, sage.

Sur quel saint du calendrier
Le Temps verse son cendrier,
Vous pouvez le tirer aux cartes;
Nul fait ne m'est plus divergent;
Tubez, tubez, tubes d'argent,
Je peins, donc je suis, dit Descartes.

Il me ferait rire, et comment,
Le Pape, s'il, en ce moment,
Me disait : — Le diable te pipe.
*Dies iræ, dies illa*,
Prends garde, il veut ton âme!... — Il l'a,
Dès que j'aurai fumé ma pipe.

Je ne crains que les rataplans
Dont les lapins des premiers plans
Me battent la gaie invective
Avec l'ostensible dessein
De vilipender mon dessin,
Mes valeurs et ma perspective;

Ou bien, ces femelles du jars
— Sic Molière entre ses Béjarts —
(Dût-il souffrir !) que l'huile appâte
Et qui sur ma palette en fleurs
Tordent des cous écornifleurs
Pour mettre le bec à la pâte.

Quant aux mômes, si sur mon dos
Ils se hissent par crescendos,
J'ai recours aux blagues professes !
Je leur vermillonne le nez,
Du joli mastic des hennés
Que Murillo leur met aux fesses.

Entre temps, devançant mes vœux,
Une Cérès dont les cheveux
Ont des javelles pour agrafes,
Prise de l'artistique émoi,
Paraît tendre à verser sur moi
Son amour pour les photographes.

Point n'en abuse, satisfait
Du viol simple du buffet,
Mais, Alphonse d'une omelette
De deux et, s'il se peut, trois œufs,
J'en paie, le dire est oiseux,
L'offre au prix de la femmelette.

Et l'heure sonne du turbin,
Dans cet abominable bagne urbain,
Où de paix les dieux me sont pingres;
Paganini, c'en est fini,
De jouer en catimini,
Une heure de violon d'Ingres.

# LA TIGROMACHIE

ONDELETS NOUVEAUX DE LA CHRONIQUE RIMÉE DU « CID »

*A Miguel Zamacoïs.*

Le Cid est parti de Tolède
Afin d'avoir un entretien
Historique avec Déroulède
En exil à Saint-Sébastien.

Avisé dans son entourage
Des raisons de ce châtiment,
Il désire « parler courage »
Avec quelqu'un du bâtiment.

Or il y avait sur la place
Tournoi de tigre et de taureau.
Paul flottait sur la populace
Dans sa redingote poreau.

— Non, clamait-il, cette bravoure
Qui nous reporte à Pharamond,
N'est pas de celles que savoure
Un ami de la loi Grammont.

« D'ailleurs, tout prouve que le tigre,
Puisqu'il est sénateur du Var,
Vaut au moins ses deux buffles! — Bigr
Fit Ruy Diaz de Bivar.

— Ton Espagne, ajouta Rodrigue,
Est celle de Gastibelza;
Rentre ton nez qui les intrigue
Et glissons-nous dans la plazza.

« Dix mille singes de l'espèce
Que Dieu chassa du paradis,
Comme pour un juif qu'on dépèce,
Y vont de leurs maravédis.

« C'est le peuple de Don Quichotte
Et de l'invincible Armada »,
Dit le Cid à Paul qui chuchote :
— Vous oubliez Torquemada!

— Tout ça, pour quelques rossinantes!
Diable, la France s'assagit
Depuis ce vieil Édit de Nantes!...
— Parlons de ce dont il s'agit.

Donc, griffe ou corne, corne ou griffe,
Les paris s'ouvrent et tous deux,
Le matamore et l'escogriffe,
Lorgnent les femmes autour d'eux.

Il en foisonne de charmantes
A mettre leur âme en péril
Par le double appât de leurs mantes,
Mais la cage sort du toril.

Cette cage dont la formule
Est la tonne de Régulus,
Roule et s'amène à trot de mule
Aux *circenses* de Populus.

Don Tigre qui croit qu'on plaisant
Se lustre le poil aux barreaux,
Et tout à coup, on lui présente
Le plus inconnu des taureaux

Qui le salue — et qui l'éventre.
Le félin pris au dépourvu
Darde ses ongles et les entre
Dans ce cou qu'il n'a jamais vu.

L'autre insiste, lui réitère...
Demandez les derniers détails
Aux vestales de la Cythère
Que font les palmes d'éventails.

O terreur, la cage se brise;
Le carnassier, libre, d'un bond,
Prenant l'odeur d'homme à la brise,
S'élance et tombe, moribond.

Sauve qui peut! Oncques ne vîtes
Par des couloirs plus éventés
Détaler sur des pieds plus vites
Spectateurs plus épouvantés.

— C'est la retraite des Dix Mille,
Dit le Déroulède bouffon;
Permettez que je l'assimile
Au chef-d'œuvre de Xénophon.

En un clin d'œil, le cirque est vide,
Hormis de quarante alguazils,
Dont le moins exsangue est livide,
Bardés d'horreur et de fusils.

Le tournoi s'achève en battue
Autour du pauvre nubien;
Il est des morts qu'il faut qu'on tue
Pour s'assurer qu'ils le sont bien.

Et d'autre part, le fils de taure,
Demi-vivant et moitié mort,
En attendant qu'on le restaure,
Rougit la poussière qu'il mord.

— Or, sus, fait l'amant de Chimène,
Que penses-tu de ce combat?
— S'il mérite son Théramène,
Quel vers de Térence il rabat!

« Oui, le fauve le cède au buffle,
Pourtant la journée est... — A qui?
— Changeons le *b* en *m*, au mufle »,
Dit le soldat de Bourbaki.

# LES CHANSONS

## ODELETTE

Les chansons
Sont les échansons
Du banquet morne de la vie;
De leur vin célestement soûls
Ses noirs convives roulent sous
La table la plus mal servie.
Les chansons
Sont les échansons
Du banquet morne de la vie.

Balançons
Comme aux enfançons
Notre âme à son corps asservie
Dans ces berceuses de deux sous
Qui nous allument les quinze-août
Auxquels le rêve nous convie.
Balançons
Comme aux enfançons
Notre âme à son corps asservie.

Vrais Samsons,
La poupée en sons
Nous tond le poil à son envie;
Chantons, avant d'être dissous
Dans la terre aux obscurs dessous
De Messaline inassouvie;
Vrais Samsons,
La poupée en sons
Nous tond le poil à son envie.

Donc en sons
Payons nos rançons
A chaque illusion ravie.
Quand on est sens dessus dessous

Les docteurs ont toujours absous
Le petit verre d'eau-de-vie.
Donc en sons
Payons nos rançons
A chaque illusion ravie.

# LA CHANSON DES MINEURS DE HOUILLE

C'est la chanson en ut mineur
Du mineur,
Que le Capital extermine
Dans la mine.

Les mineurs sont les plébéiens
Des républiques de sous-terre;
Frères des cyclopes païens,
Ils travaillent dans le cratère;

L'œil, comme eux, au mitan du front,
Plus nus que vers, plus noirs que Cafres,
Ceux qui les plaignent de leurs affres
Leur font affront.

Ils savent que c'est pour mûrir,
Turcaret, ton ventre en citrouille
Qu'ils sont nés et doivent mourir
Aux catacombes de la houille;
Dans la géhenne où tu les tiens;
Pour une infime redevance,
Ils font leur enfer à l'avance
En bons chrétiens.

Non, ce n'est pas la vérité
Que le jour luit pour tout le monde :
Ce qui manque au déshérité
C'est ce dont l'autre surabonde.
Ah! combien dans leur hart-labour
En donnent-ils, de coups de pioche
Pour nourrir la femme et le mioche?
Mille par jour.

L'aurore leur tinte au réveil
La rentrée au pays de l'ombre;
La lune leur vend en sommeil
Le reste de clarté qui sombre;
C'est pour eux que du pain d'un sou
Le blé pousse par la racine,
A déduire ce qu'en calcine
Le feu grisou.

Lorsque pour oublier son sort
Et les six jours de courbature,
Le septième, du puits l'on sort
Chanter la messe à la nature,
On est si livide au grand air
Que, dans sa loge, la portière
Au rescapé du cimetière
Dit le *Pater*.

Si l'électeur dans le charbon
Est parfois d'humeur massacrante,
C'est qu'à vingt ans déjà barbon,
Il a peur d'être chauve à trente;

Malgré les effets réputés
Qu'en promet son Mangin nomade,
Il n'a pas foi dans la pommade
De députés.

Il est prédit par les journaux
Le temps de jeûne et de vigile
Où l'on verra dans les fourneaux
Venir l'Homme de l'Évangile;
Il sauvera du feu grégeois
Les pauvres damnés de la houille,
Et qu'est-ce qui sera bredouille,
C'est le bourgeois.

C'est la chanson en ut mineur
Du mineur,
Que le Capital dans la mine
Extermine.

# ELODIE

CHANSON CAFÉ-CONCERTANTE

Son père était vitrier
Et sa mère blanchisseuse,
Pas d'état plus meurtrier;
Elle, elle était... paresseuse;
Mais cette voix qu'elle avait,
J'en devenais imbécile!
Vrai, là-haut, sainte Cécile
En eût payé le brevet.
— C'était écrit. Élodie
Ça rime avec : mélodie.

Ce fut quand elle eut vingt ans,
A sa date de naissance,
Sur le trottoir du Printemps
Que je fis sa connaissance.
Le soir on était conjoints;
Pourquoi, quand on est honnête,
S'aller pendre à la sonnette
Du maire ou de ses adjoints?
— C'était écrit, Élodie
Ça rime avec : mélodie.

Lorsque les chats sur les toits
Avec ou sans clair de lune
Poussent leurs cris de putois
Qu'on entend de Pampelune,
Je n'avais, tout doux, un peu
Qu'à rire en m'approchant d'elle,
Le vent soufflait la chandelle
Et l'orgue allait le grand jeu.
— C'était écrit, Élodie
Ça rime avec : mélodie.

Je suis artiste zingueur,
Autre métier où l'on crève

Et qui n'est pas sans langueur
Quand la marmite est en grève;
Les jours de dèche où l'outil
La laissait sans feu dans l'âtre
On se battait comme plâtre,
Mon Dieu, que c'était gentil!
— C'était écrit, Élodie
Ça rime avec : mélodie.

Personne n'a jamais su
Par quelle règle obstinée
Le miché vieux et cossu
Entre dans leur destinée;
Il leur parle d'opéra,
D'hôtel et d'automobile;
C'est sur ce dernier mobile
Que le miracle opéra.
— C'était écrit, Élodie.
Ça rime avec : mélodie.

Fin de tout! Quand je la vois,
C'est entre cent coryphées,
Car elle a perdu sa voix,
Elle est du ballet des fées!

Son monsieur est mort d'un clou
Et sa mère est sa concierge;
J'ai mis à mon âme un cierge
Et je me suis fait marlou.
— C'était écrit, Élodie
Ça rime avec : mélodie.

## CHANSON FATALISTE

Vous qui vivez au jour le jour
Et n'avez pas de bas de laine,
Vous labourez le bon labour
Et vous soufflez la bonne haleine.
L'économe est un turlupin
Et le rentier est un cloporte;
Chaque jour amène son pain
Et le dimanche le remporte.

Amoureux qui bornez l'amour
Au temps qu'en prend la cantilène
Et la chantez de cour en cour
Aux planteuses de marjolaine,
Rayez d'un sage calepin
Leur adresse en passant la porte;
Chaque jour amène son pain
Et le dimanche le remporte.

Fils d'Homère à qui vient le tour
D'éclipser le chantre d'Hélène,
Nulle gloire, aller et retour,
Ne dépasse la Madeleine;
Tout chef-d'œuvre sent le sapin
Dès qu'il est éclos, mais qu'importe,
Chaque jour amène son pain
Et le dimanche le remporte.

# L'OIE INCRÉDULE

## NOËL CULINAIRE

C'est l'Étable. Entre la Brebis
Et la douce Vache laitière
La Madone — *ora pro nobis* —
Berce Jésus dans la litière.

Saint Jean, petit pâtre en sayon,
Montre à l'Ane, bon géomètre,
Le nimbe que tourne un rayon
Sur le front chauve de son maître.

Dans l'ombre où baigne Béthléem
Bat comme un brouhaha d'ailes
Qui chanterait le requiem
Aux mauvais dieux des Infidèles.

La Vierge est lasse, le sommeil
Endort un peu sa vigilance
Cependant que le ciel vermeil
Commence à rosir en silence.

Par son chant, de Rome entendu,
Le coq dit l'aube sans pendule,
Or voici que, le col tendu,
Paraît au seuil l'Oie incrédule.

Elle a vu, comme les bergers,
Marcher cette étoile inconnue
Qui traîne encor sur les vergers
Sa flamme que rien n'atténue;

Elle entend bien aux quatre vents
Le tumulte de caravanes
Que font les exodes savants
Des Rois Mages dans les savanes;

Mais que prouve aux esprits sensés
Quelque météore? L'étole
Ne fait pas le prêtre, et pensez
Qu'elle a sauvé le Capitole!...

L'Oie est l'oiseau de saint Thomas,
Elle se tiendra sa promesse
De contrôler le fait au mâs
Où l'Ane dit déjà la messe.

Il convient, en tirant au clair
Comment le Verbe en Chair se mue,
De ne pas se livrer en l'air
A la nouvelle loi promue.

Et de la Crèche, à petits pas,
Elle approche en faisant la roue,
Puis du bec, ouvert en compas,
Elle mord l'enfant à la joue.

A ce crime de lèse-dieu,
Présage de ceux du Calvaire,
Le Sauveur se dresse au milieu
De l'Étable, et, d'un ton sévère :

— Puisque ma clarté n'a pas lui
Pour toi, symbole de l'athée,
Que ton châtiment soit celui
De ton ancêtre Prométhée.

« Va, je te condamne à ton tour
A nourrir l'homme de ton foie
En réciproque du vautour ».
— Ainsi parla le Christ à l'Oie.

C'est de là que, les pieds cloués
Sur le Caucase d'une cave,
— Saints et Martyrs, soyez loués! —
Pour chaque Noël on la gave.

Et que, selon le Droit canon,
Les chrétiens dignes du dictame
Se régalent, truffée ou non,
De son hépatoparectame.

# LE CHANT DE LA CLOCHE DE BOIS

## POÈME PARIGOT

Muse, je chante sur ma harpe
Aux sons de la cloche de bois
Le raffût de saint Polycarpe,
Patron des sans-gîte — et j'y bois.

Dans l'obscure Ville Lumière,
Pour eux trop avare d'abris,
Les pauvres, pareils aux cabris,
N'ont que le plein vent pour chaumière.

Plus gênants que les parias
Refoulés sur la forêt vierge,
Ils sont, en style de concierge,
Ce qu'on nomme des : arias.

Roi Pipelet, si dans les combles,
Puits de glace ou plombs étouffants,
Tu leur tolères des enfants,
On peut dire que tu les combles!

Qui peindra, sans mâcher les mots,
Une âme de propriétaire
Douce à ton industrie, hétaire,
Et rude à celle des marmots!

Telle est la loi de la bâtisse.
Gueux, filez doux et marchez droit!...
Possible que ce soit du Droit,
Mais est-ce bien de la Justice?

C'est pourquoi, nouvel Israël,
Défile l'exode sans terme
Des incrédules du dieu Terme
Traînant leur petit « dufayel ».

Ils émigrent toute la vie
Dans leur propre pays natal,
Quelques-uns s'en vont au Natal,
Et l'ordre règne... à Varsovie.

Si, comme en atteste un dicton,
Le soleil luit pour tout le monde,
Au foyer de la mappemonde,
Muse, encore un coup de picton!

Mais le fait où ma raison sombre,
Je te le dis sous les frisons,
C'est que ce soit dans les prisons
Seulement qu'on ait droit à l'ombre.

Donc, par Dieu même suscité,
Un homme dont le nom effare
Est venu changer en fanfare
Le lamento de la cité.

Dévoués à son œuvre saine,
Il leva des déménageurs
Comme on dresse des chiens nageurs
Pour sauver les noyés en Seine.

Ils mettent en voiture à bras
Le pauvre en dépôt chez le riche
Et des logis dorés en friche
Lui font de justes alhambras.

Que l'on blâme ou non la manière
Dont les moutons sont hébergés,
Ceux-là seuls sont les bons bergers
Dont le Christ porte la bannière.

Le Polycarpe du raffût
Est le saint tel qu'on l'imagine
D'après Jacques de Voragine,
Un bon apôtre s'il en fût.

Par lui tombe le mur fragile
Qui du Tien sépare le Mien;
Salut aux malfaiteurs du bien,
Ces apaches de l'Évangile!

On retrouve ainsi sur le sol
Comme sous le pas d'une mule.
La patriarcale formule :
La propriété c'est l'envol.

Jeune mère aux yeux de pervenche,
Ne mets plus tes petits au tour,
Tu peux aimer, c'est la revanche
Du Cochon contre le Vautour.

## LE MEETING DES FLEURS

La révolte est dans les jardins;
Sur les pelouses, sous les cloches,
Toutes les fleurs battent des cloches
Comme un couvent de bernardins.

Il s'entrecroise des paroles,
En langue d'oc, en langue d'oil,
A dresser des bonnets à poil :
Oh! des gros mots sur des corolles!

— Est-ce un meeting? dis-je en anglais.
— Yes, me répond dame rhubarbe
Sur un tel ton de femme à barbe
Qu'un mot de plus je l'étranglais!

Je pique droit vers les corbeilles :
— Contre qui ce quatre-vingt-neuf?
— Mort au vieux jeu, vive le neuf!
A la lanterne les abeilles!

Affalé sous un tamaris
Polypier vert de corail rose,
— Parlez, fais-je. — Voici leur prose :
— « Les abeilles, c'est les maris!

« Ces maris aux ardeurs sommaires,
Par le seul notaire excités,
Abusent de nos fixités
Sous l'écharpe lâche des maires. »

Et la rose maréchal Niel
Tira ce trait de sa sacoche :
— « Ces mouches nous traitent en coche
Ou n'aiment en nous que le miel. »

Puis là-dessus, toutes de rire,
Car, dans leur langue, miel et dot
Ne font qu'un seul et même mot;
Le dernier fut : — Plus rien à frire!

C'était à perdre son latin
De voir la plus chaste fleurette
Évaporer la cigarette
Dans le brouillard bleu du matin.

— Ainsi donc vous aussi, leur dis-je,
Voilà que vous vous syndiquez?
Fleurs, de vos droits revendiqués
Quels sont les cahiers? Je rédige.

« — Du lac d'Enghien au lac Timour
« Et de Carcassonne à Méthymne
« Le sexe ne chante qu'un hymne :
« La Marseillaise de l'amour.

« L'idéal c'est ce qui voltige :
« Par le sabre et le goupillon,
« Notre mâle est le papillon
« Puisqu'il n'est qu'une fleur sans tige.

« Il nous libère d'un baiser
« Et nous emporte dans la nue
« Avec une extase ingénue
« Que la mort peut seule apaiser.

« Tel est notre programme, sire,
« A nous l'amant aérien!
« Le papillon nous prend pour rien,
« L'abeille nous prend pour la cire. »

Et, cela dit, la fleur de lys
Aux bras de la brise rageuse
Dansa la tulipe orageuse,
Ce tango des volubilis.

Alors, tout se déséquilibre
Et je n'ai plus vu que pistils
Ouverts aux baisers volatils
Des voyageurs en amour libre.

Ébranlé jusqu'en ma vertu
Par cette étrange pastorale
J'ai dit, tout pâle, à ma morale :
Ma morale, à quoi me sers-tu?

Et, prêtre des amours aptères,
Dans ma tour je me suis reclus,
Mon pauvre jardin n'étant plus
Qu'un Rydeck de lépidoptères.

## A L'AMI RESTE A PARIS DANS LA PROSE

CARTE POSTALE LYRIQUE

Ami, la Mer et la Forêt
Tirent à l'envi nos bicycles;
Paris perd tout son intérêt
Et l'on n'y lit plus nos articles.

Ici donc, merle en qui le don
Dans la volière se périme,
Je me livre en tout abandon
Aux vocalises de la rime.

Prose ignorée au paradis,
Cri du notaire, argot de Kurde,
Quand tu nous accaparas, dis,
Tu commis une erreur absurde,

Puisque, drogmans pour sapajou,
Tu fis celle de nous réduire
A ce verbe, vain tapage, où
L'on est forcé de se traduire.

Las, mon frère, bon rossignol
Pris par la patte à la muraille,
A parler le bœuf espagnol
S'éreinte sa voix et s'éraille.

L'art de Tallemant des Réaux
Est ton exercice sans joie
Tellement il faut des réaux
Même au cygne pour vivre en oie!

Mais Dieu reconnaîtra les siens
Quand il faudra les reconnaître,
Quarante académiciens
Sont comme deux pour ce bon être.

Paix à ceux qu'un sort vicieux
Enchaîne à la langue morose,
Plus sur terre l'on fit de prose
Plus on fait de vers dans les cieux.

# ÉPÎTRE A BOILEAU

## ÉPÎTRE A BOILEAU

Bref, j'ai dit à Boileau : — tais-toi, vieille baderne,
Et sache ce que c'est que l' « embarras » moderne.

D'un mot : malheur au fou qui, n'ayant dans son pot
A tabac que le vide et, docile à l'Impôt
Indirect, cède à la velléité subite
D'en acquérir aux lieux où l'État en débite
Et dans ce but, sans avoir fait son testament,
Soit à pas lents d'ailleurs ou précipitamment,
Dans ce canal de boue aux ondes batelières
Qu'on appelle une rue à Paris sous Fallières,

Va porter son billon de cuivre ou de nickel
Au bureau le plus proche ou n'importe lequel,
Car ce dément, déçu de l'espoir qui le pipe,
Avant de la fumer aura cassé sa pipe!
Que dis-je, — et si prenant ses jambes à son cou
Comme le grenadier qui revient de Moscou,
Il aborde au comptoir où, rose d'engelures,
La main de la Beauté tresse les chevelures
Parmi le timbre-poste et le billet à lots,
Moins que l'homme à la mer en proie aux cachalots
Il ne la fumera, cette pipe impossible,
Vu qu'aux divers trépas dont sa vie est la cible
Il ne saurait, eût-il les ailes de l'autour,
S'il échappe à l'aller, échapper au retour,
A moins que, par un troc dont l'idée épouvante,
Il n'ait à ce débit envoyé sa servante
A sa place et d'un corps en un instant dissous
Jeté cette pauvre âme au diable pour dix sous!...

Que tu la fais multiple autant que réclamière,
Ville où seul le poète a vu de la lumière,
La « mort pour tous », objet des funèbres discours,
Plus longs que les destins dont ils chantent le cours,
Où les dieux sont chargés du fait et du principe,
De la fatalité propre à ton municipe!

C'est ici, c'est ici qu'il suffit à Werther,
S'il respire au ter bis, d'aller au quater ter
Pour se débarrasser d'une âme désolée,
Et le pas de son huis l'est de son mausolée.
Chatterton, que Vigny contemple de sa tour
D'ivoire, au bi du bout du pont va faire un tour?
C'est ainsi qu'on s'épargne au hasard d'une ornière
Le poison, la chandelle et la plainte dernière.
Rolla, plus économe encore, à deux battants,
Tranquille, ouvre — ces Parigots sont épatants, —
La fenêtre. — « Au revoir, mon saule me réclame! »
Il n'a fait que sentir la rue, il en rend l'âme.
Demain peut-être et sans en être stupéfaits
Vous lirez ce qui suit dans les journaux bien faits :
*Tribunaux.* Un sieur X..., — la Sûreté suppose,
Ou que d'un fort lapin il s'est payé la pose
Pour l'embêter, ou que ce farceur était gris, —
A l'heure méditée où seuls les chats sont gris
S'est jeté dans le sein d'une de ces phalanges
D'apaches qu'il prenait, a-t-il dit, pour des anges
« A la faveur de l'ombre ». — Il était assuré,
Et là gît le lapin au poil démesuré.
La Compagnie, afin que la Cour en décide,
L'y traduit pour abus de mort par suicide
Et réplique à sa veuve acculée à l'erreur :
— Nul n'est mieux éclairé que son propre éclaireur.

Le mot même en fait foi, puisque, inattribuable
A tout autre, il dépeint le bon contribuable.
Le bon contribuable éclaire pour y voir,
Donc il y voit, c'est moins un plaisir qu'un devoir,
Et puisqu'avec le fisc le mort était en règle,
Eût-il l'œil de la taupe il dardait l'œil de l'aigle.
Telle est la vérité qui nous luit des Sinas,
Et nous ne remboursons que les assassinats. —
Puis, au-dessous, et comme suite et corollaire,
Cette annonce en jargon petit-épistolaire : —
— Flic, désirant mêler son industrie aux leurs,
S'associerait de suite avec cambrioleurs.
Partage. Apport : l'argent qu'il vole à la Police.
S'adresser au Parquet avant qu'on l'abolisse. —

Circuler ? Mais comment ? A pied ? Je ne le puis
Si, des trottoirs troués de méphitiques puits
Alternés de monceaux de déblais que les ombres
Des becs de gaz, sans gaz, font sournoisement sombr
Le chaos cahotant assure aux piétons
Le salut éternel où nous empiétons,
Et leur verse, à valoir sur les frais de voirie,
Leur part de paradis par avance d'hoirie.

L'omnibus? Né complet, il s'en tient au départ :
Plus il mène partout moins il va quelque part;
Son but est d'être vague avec intelligence :
Tout est département pour cette diligence.
Mais n'en badinons point, attelage sans mors,
Le char du pauvre aussi réalise des morts.
Muse, ne laisse pas Pégase à l'écurie!
Le nom seul de Curie évoque l'incurie
Où d'un savant amour tranchant la floraison
La Rime — à toi, Boileau! — s'unit à la Raison
Pour nous dire comment, et non pas à l'oreille,
Un couple étant donné, Paris le dépareille.
C'était « son » omnibus. Pensif, il y courut;
Il siffla : psitt!... Ce « psitt » était son « qu'il mourût ».
Quand on n'a qu'un habit on craint l'éclaboussure
Des laminoirs errants lâchés d'une main sûre.
Attendre? Quoi? le soir? Qu'un lampadaire ait lui?
Hélas, il n'avait pas son radium sur lui!...
Et tout fut plan. Le sable ainsi boit les Berbères.
C'est de ce jour, dit-on, que sur deux réverbères
La Ville en éteint un. *Dormitat in pace*,
L'omnibus est complet, il passe, il est passé.

— Te dirai-je le tram où le cheval se venge?
Son but? On me l'a dit : canaliser la fange,

Et je le crois, car voir ce fourgon dans ses rails
C'est voir au Pôle Nord des caravansérails!
Il n'a point de parcours qu'on n'y pave ou dépave
Et monter en tramway c'est monter en épave.
— Le Métro? Qu'ai-je ouï? Divinités du Styx,
C'est Caron, son passeur, qui me colle cet *x*!
Si chrétien que je sois, j'ai peur des catacombes;
J'attendrai que Néron revive en Monsieur Combes.
Mon Polyeucte craint la pièce et le décor.
Le Métropolitain, oh! dites, pas encor!
— Le sapin? Même jeu. Le nom de la voiture
Dit la boîte, qu'il signe au moins avec droiture.
Cercueils aussi, mais inavoués, les taxis
Où plus commodément assis pour être occis,
Conducteurs et conduits versent, cent fois comme une,
Bras dessus, bras dessous, à la fosse commune.
— Comme des taureaux fous les jeunes autobus,
Avec le double éclat du rire et de l'obus.
Nous font des corridas à base de battue
Où c'est le torero, Signoras, que l'on tue.
Sur les chemins ferrés me sera-t-il permis
De dire au moins, qu'en outre, ils donnent des « permis »
Ainsi le Minotaure affamé qui, par crainte
De manque de chair fraîche au fond du labyrinthe,
Le dimanche, laissait pendre le fil au seuil
Du tourniquet que le pauvre poussait à l'œil.

Doux réseaux! la perdrix n'en pleure qu'en cachette,
Elle est contribuable et l'État les rachète!
Tel voulait en tournée applaudir Jane Hading
Qui partit adéquat et revint en pudding.
Laissons, — on le rembourse à sa veuve, du reste, —
Et les trains de plaisir sont menés par Oreste!...
J'en viens à vous, maudits et que Dieu damne, autos,
Devant qui des Colberts pèsent en Hanotaux
Comme, à peu près, dirait le père Lacordaire,
Dans le vent du désert un poil de dromadaire.
Marteaux-pilons horizontaux en liberté
Qui ne faites qu'un bond de Brest à La Ferté
Et pour la chasse à l'homme ayant la carte blanche
De l'inondation encadrez l'avalanche;
Barques du Maëlstrom, Épouvante, où tu gis
Et rugis, et régis la nuit de Walpurgis
Où des merciers hagards couchés près des mercières
Se rêvent cavaliers du balai des sorcières
Et frénétiquement ne cornent au gibier
Que trop tard, quand il est déjà dans le bourbier,
Le sinistre tayaut que dans la nuit sereine
La pompe d'incendie emprunte à la sirène.
Oui, Dieu vous damne, autos, malles-poste d'enfer
Du voyage en zigzag dont Dante est le Toppfer!
Et j'en passe pour en laisser à Jérémie!
Une auto sans défauts vaut seule une urémie.

Mais oyez : Il en est à musique où, sur l'air
Dérisoire du gai : « Je regardais en l'air »,
Joignant la raillerie à l'agression vile
Le glas aux moribonds sonne de Corneville
Et les embaume au cri mythique du coucou,
Dans le fétide encens qu'on distille à Bakou.
Que de fois au relent fuligineux du naphte
Mon nez, rien qu'à fleurer, a-t-il fleuri son aphte!
Que j'en ai vu, des asthmatiques, sur un banc,
Éviter par la toux suprême, en y tombant,
Le sort municipal promis par la chaussée,
Vide d'air respirable et de maréchaussée,
Et, comme en y jouant, dévisser leur billard!
Boileau, ne parlons pas, veux-tu, du corbillard.
Immuable et tel qu'il était sous Hérodote,
Il va dodelinant comme un vieux qui radote
Attelé de chevaux d'un tranquille haras
Qui, pas plus qu'ils n'en font, ne causent d'embarras:
Ne fauchant point de morts, il glane ceux des autres,
C'est pour cela qu'on le salue, il est des nôtres,
De ton Paris, — du mien.
L'Almanach Liégeois
Me décerne à l'Artus du Cycle dit : bourgeois
Qui d'un riflard bénin, sceptre barométrique
Sans nul rapport avec le bâton nommé trique,
Entre Thiers et Guizot, passant du blond au brun,

Capuchonnait des lois qu'il signait : Pépin Un.
Si tu ne trouves pas l'image trop osée,
Dans un bonnet à poil ma crèche fut posée
Près du Pont toujours neuf où les vieux fabliaux
Croisent à tout moment, passants proverbiaux,
Un moine, un cheval blanc, un larron et Javotte,
Et ma mère m'y mit dans ce monde où l'on vote.
En ce temps favorable au petit boutiquier
Haussmann rêvait encor sa Ville en échiquier.
Comparable au troupeau du Christ le jour des pâques,
Autour de Notre-Dame et de la Tour Saint-Jacques
Une forêt de toits aux sentiers essoufflants
Moutonnait à leurs pieds et grimpait à leurs flancs,
Et comme s'il sentait approcher le vandale,
L'âme de saint Louis planait sur ce dédale.
Sur la voie, aujourd'hui simple torrent d'engrais,
Mais alors carrossable, étant pavée en grès,
L'homme public qu'on nomme au théâtre : l'alcade,
Magistrat usuel et non de cavalcade,
Fonctionnait, et même il s'adonnait parfois
A l'art que le gendarme exerce au coin des bois.
On a l'air de vouloir jouer au jeu des combles
A dire qu'un poète abritait, sous les combles
Chantés par Béranger, les plus coûteux émois
Et l'immortalité pour quinze francs par mois.
Mon père, en plein Paris, Lavoisier de province

Chauffait l'un de ces fours—las! déjà—qu'on évince
A présent hors des murs, sur la Bièvre ou la Dhuys,
Laboratoire à jour de chimiques produits.
La maison où vivait ma race puritaine
Prenait l'heure au cadran de la Samaritaine,
Et l'usine natale adossait aux parois
Du temple que régit saint Germain-l'Auxerrois
Ses moufles d'où le camphre au parfum de résine
Musquait tout le quartier dont la Seine est voisine.
Sur son dada d'airain, dépourvu de harnais,
J'ai pris Paris sans messe au dos du Béarnais
Et vogué sur le tertre, étambot du navire
Symbolique, qui flotte et jamais ne chavire.
Pourquoi donc faisait-il si beau dans ce temps-là?
Oh! comment tous mes jours étaient-ils de gala?
Expliquez que dans le miroir de ma jouvence
Je n'ai que des hivers plus cléments qu'en Provence
Où la neige elle-même était tiède aux doigts.
Est-ce à l'illusion du rêve que je dois
Ce Paris bleu d'enfant — écoute ça, lord maire —
Qui doublait son azur dans les yeux de ma mère.
— J'avais trois ans lorsque, masculine Falcon,
Lamartine en drapeau chanta sur le balcon;
Déjà le casimir comme un cep qu'on provigne
Européanisait l'honneur de Delavigne;
Dans la rue éclairée à l'huile de colza

Le petit pâtissier sifflait Gastibelza;
Je l'entends, je le vois! Il doit être grand-père.
Rares les pianos, dont un seul vaut la paire :
Pàul Henrion, rival de Loïsa Puget,
Riche en lieds dont l'image expliquait le sujet,
Prodiguait ses albums ornés à l'aquatinte
Où la sublimité du genre était atteinte.
Aux théâtres de drame il ne fallait surseoir
D'aller faire la queue à trois heures du soir.
Vainqueur de la Recette de la Diatribe,
Ma grand'mère, un quinze Août, m'a montré Monsieur Sc
Il souriait, vivant, aux jeux des jouvenceaux
Dans le Palais-Royal des Frères Provençaux;
J'avais été très sage, et qu'on me circoncise
S'il n'était habillé de nankin, je précise.
Ma bonne était levée avant le chant du coq
Pour lire le « Cocu » du comte Paul de Kock,
Et, de joie, en prenait l'huile pour le vinaigre.
Alexandre Dumas travaillait comme un nègre
Digne du nom et l'univers s'estomaquait
Qu'il eut le temps de déjeuner avec Maquet.
Du crime de génie expiant l'infamie
Et tel Pan dans les bois court à la nymphe amie,
Balzac cherchait la Femme, — et sur le boulevard
Le Pécuchet d'alors montrait à son Bouvard
Ce monstre hyperbolique où le crayon s'arrête :

La moitié de Sandeau fumant la cigarette!
Vieux scandale! Il est plus moral, évidemment,
De changer de mari que de changer d'amant,
Mais on parlait toujours de Madame Lafarge,
Féministe française à la manière large.
Mesdames, dans ce sport un peu mahométan
Vous ne faites pas mieux que les dames d'antan :
Bas-bleus, autant, d'accord, et non moins courtisanes,
Elles tenaient aussi l'arsenic pour tisanes
Et clamaient comme vous, dans le passionnel,
Les droits de l'amateur au professionnel.
Mais comment se fait-il qu'on les trouvait plus femmes
Parle, Boileau misogyne, qui les diffames,
Dis-leur, tout bas, pourquoi celles du vieux Paris
Peinaient moins à ravir la pomme de Pâris,
Mentons plus caressants que le menton qui gratte,
Aux pâles cultuels de la Vénus ingrate.

Donc, Grassot d'un Ravel stimulé par Auber,
Rossini, toujours drôle, embêtait Meyerbeer,
La Critique abondante en convictions graves,
A Lucrèce en chemise immolait les Burgraves
Et, quoique remisés dans la fosse aux grands ours,
S'obstinait — c'est la palme! — à les siffler toujours.
Barbier, roi des gros lots qu'on gagne par un ambe,

Au panthéon Nadar marchait sur un iambe
Sous le lustre où les deux Alfreds étaient rivaux,
Après avoir donné Shakespeare à Marivaux,
Musset, à tout venant montrant sa plaie ouverte,
Pour sa dernière nuit battait la Muse Verte.
Alcibiade en qui résonnait un Platon,
Théo menait la sienne au Pinde en phaéton
Et ne levait aux dieux la coupe du poème
Que dans l'or ouvragé du cristal de Bohême.

L'Opéra n'avait rien, les nuits de carnaval,
D'un ponton de forçats qui font leur quart naval
Et béquillent, horreur, camouflés en notaires,
Sur des jambes de bois, désespoirs des cautères,
Et le sinistre oiseau qu'on nomme balbusard
Ne valsait pas de faim aux sons du Bal Musard!

Laissez-moi l'évoquer l'époque périmée
Plus prospère que ton suffixe, ô Mérimée;
Autos, cruels autos, avant de s'en aller,
Laissez le vieux cheval qui rêve s'emballer.
Ramenant par Racine un peu d'or à Molière,
Rachel de son essor emplissait la volière

Où, marronnier d'amour, Mademoiselle Mars
A soixante ans passés fleurissait le vingt mars.
Comme un boulet dans une armoire d'antiquaire,
Frédérick dans le tas flanquait Robert Macaire,
Le rire étant alors l'arme des pauvres gens;
L'esprit, pain de Paris, était sans indigents;
Un calembour au vol abattait son ministre;
Le peuple n'avait pas la liberté sinistre
Comme il l'a; quand de l'arc on jetait bas des lois,
Elles vibraient encor du javelot gaulois
Et la guêpe de Karr dont l'art était la cure,
Laissait avec son dard du miel dans la piqûre.
Daumier de ses pétards chargés de feu grégeois
Ne brûlait qu'au mollet les jambes des bourgeois
Et, comme Henri Monnier, dirigeait sans mort d'homm
La révolte des gueux contre Joseph Prudhomme.
Et l'on allait au son du fifre, clairon gai,
Pour la Bastille avec, au bras, sa mie, ô gué!...
Certe, il est allemand et par conséquent bête
Le puzzle de « la barricade où l'on s'embête ».
Que Marx les signe Karl ou Karl les signe Marx,
Ses mornes insurgés en sont payés en marks;
Plus que ses pavés lourds, ce que je lui reproche
C'est, article-Paris, de manquer de Gavroche.
Comme on meurt en beauté nous mourions en lazzi.
La République, soit, Dieu le veut, allons-y,

Mais française, et, pour l'être, il convient qu'elle puisse
Faire la nique aux dieux, ou sinon elle est suisse.

Non, l'on n'entendait pas Thalberg, Chopin ni Liszt
Couramment pour deux sous, sur le pont d'Austerlitz,
Paganini vendait plus que cher aux moins pingres
Les airs d'un violon dont bavait Monsieur Ingres,
Et la Taglioni ne volait pas pour rien!
Nul ne vivait non plus de l'air aérien,
C'est vrai, mais le génie, aimé de la misère,
Ne tendait pas le casque où pleure Bélisaire
Au Prince; Berlioz, copain de Delacroix,
Gravissait sur des clous son chemin de la croix;
Près de Rousseau, celui qu'on nomme Théodore,
Et selon l'autre, aux champs que le Bas Bréau dore,
Millet, plus familier à la rave qu'au rôt,
Décernait à Diaz qui l'offrait à Corot,
Sans bouder à leur siècle et lui faire la lippe,
L'honneur d'éterniser l'Age de Louis-Philippe.
Oui, Dieu lui-même avait, au vocable de Tiers,
Mis l'H, pour en marquer cette Athènes du Thiers
Où déjà sous couleur de la changer en Sparte,
Badinguet mijotait son petit Bonaparte.
Ville des « Français Peints » de l'éditeur Curmer
Où l'on était Bœuf Gras pour être allé sur mer;

Ville du porteur d'eau qui, de ses deux seaux probes,
La portait sur l'épaule, avec ou sans microbes,
Potable! — Il a fallu que le temps m'épargnât,
Pour attester de cet honorable Auvergnat, —
Je pense aux vins où rien n'entrait que le campêche!
Je jure que j'ai vu, gosse, prendre à la pêche,
En Seine, des poissons ayant été vivants
Et qu'on appelle encor : goujons, entre savants.
Dans le beurre du temps un chimiste bravache
Signalait quelquefois du lait, même de vache;
Le tabac en était à ce degré moral
Qui fait que l'on a droit au nom de caporal;
Le pain sortait du four et non de la cornue
Comme celui par qui le siège continue;
On perchait sous les toits avec les moineaux francs,
Impôts à part, pour moins de vingt-cinq mille francs,
Par mois, bien entendu, sans parler du pourboire
Dont l'œil du pipelet nous mire le déboire
Éternel, comme lui qui l'est autant que Dieu!
N'allât-elle que de la Morgue à l'Hôtel-Dieu,
Une lettre, oiseau bleu dont le destin atterre,
Touchait avant sa mort feu son destinataire,
Et je vous donne ici ma parole d'honneur
Que pour ce dont on dit qu'elle porte bonheur
On retrouvait des balayeurs, voyez : gadoue,
Sans mettre un cierge à saint Antoine de Padoue.

J'ai vu des gens réels et non pas dessinés
Sur les murs, les longer sans être assassinés;
Le souvenir me vibre aux cils, opiniâtre,
De mes parents en vie au retour du théâtre;
Que de fois un passant heurté par mes cerceaux
Me rendit à ma mère autrement qu'en morceaux
Épars, sans exiger l'honnête récompense,
Et tout cela, mon Dieu, n'est pas si loin qu'on pense!
Adieu donc, jours de rêve où ma vieille cité
Rayonnait à midi sans électricité;
Jours où quand l'Odéon se contentait, sans noise
Géographique, d'être en pure Seine-et-Oise,
On y pouvait aller sans armes et sans chien
Par les méandres sûrs du pays basochien
Et, Bocage entendu, rentrer par la patache
Qui vous mettait en quelques jours à Saint-Eustache.

C'est à ce Paris-là que je pleure et je ris.
Comme dans la chanson, gardez votre Paris.
Je me borne à celui qui, du Père-Lachaise
Jaugé par Rastignac, tourne autour de ma chaise.
Le Paris « mon village » où, vainqueur ou vaincu,
On dormait dans la terre où l'on avait vécu.
Ici finit le songe..Or, comme elle était mûre,
La poire de juillet tomba de la ramure.

Le siècle à son cadran sonna quarante-huit.
Et j'avais mes sept ans lorsque certaine nuit
La Bourgeoisie, en heurt avec la Populace,
Garde nationale entra dans la mélasse!...
Oncle Boileau, crois-moi, reste chez Atropos,
Tu dates, et je meurs. A bientôt. — A propos,
Si l'âge m'a laissé la mémoire sereine,
Je crois que nous avions l'Alsace et la Lorraine.

# TABLE

Pages.

SONNET-PRÉFACE. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 3

SONNETS, *premier douzain.*

Sonnet de la brouette. . . . . . . . . . . . . . . . . 7
Le sonnet du Camoens. . . . . . . . . . . . . . . . 9
Le refus de Pétrarque. . . . . . . . . . . . . . . . 11
Sonnet de la flûte. . . . . . . . . . . . . . . . . . 13
Le baptême d'Adam. . . . . . . . . . . . . . . . . 15
*Mater dolorosa*. . . . . . . . . . . . . . . . . . . 17
La tortue d'Eschyle. . . . . . . . . . . . . . . . . 19
Le vitrail de Saint-Junien. . . . . . . . . . . . . . 21
Les moines du Mont Athos. . . . . . . . . . . . . . 23
Sonnet du Code. . . . . . . . . . . . . . . . . . . 25
Au poète de Lazare. . . . . . . . . . . . . . . . . 27
Sonnet de la gloire. . . . . . . . . . . . . . . . . 29

*Deuxième douzain.*

A Stella. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 33
Le sonnet de la grand'mère. . . . . . . . . . . . . 35
Les lévriers. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 37

Pages.
Le Cinéma . . . . . 39
La lecture . . . . . 41
Le Christ au blé . . . . . 43
Vœux et souhaits des trépassés . . . . . 45
L'oubli des morts . . . . . 47
Elles et nous . . . . . 49
Psyché réveille Eros . . . . . 51
L'Ange phare . . . . . 53
Sonnet ionien . . . . . 55

*Troisième douzain.*

Le cor de Tortoni . . . . . 59
Le coin du feu . . . . . 61
Le retour du sourire . . . . . 63
Le geste rigolo . . . . . 65
*Ad gloriam* . . . . . 67
Le vaisseau de Virgile . . . . . 69
L'homme d'Horace . . . . . 71
Le sonnet des Aviateurs . . . . . 73
La défaite de l'aigle . . . . . 75
La rascasse . . . . . 77
Le pot-au-feu . . . . . 79
Le sonnet des fromages de France . . . . . 81

*Quatrième douzain* (petits sonnets).

Sonnet de la joie de rimer . . . . . 85
Sonnet corse . . . . . 87
Le sonnet des chevreuils . . . . . 89
Les vieux amis . . . . . 91
Sonnet du rêve . . . . . 93
Les Poètes, I . . . . . 95
Les Poètes, II . . . . . 97

Pages.
La ligne courbe. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 99
La mère. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 101
La main d'un monstre. . . . . . . . . . . . . . . . . 103
La mort du saule. . . . . . . . . . . . . . . . . . . 105
Point de salut. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 107

PETITS POÈMES.

Stances à Gérald. . . . . . . . . . . . . . . . . . . 111
La trahison. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 125
L'innombrable fourmi. . . . . . . . . . . . . . . . . 135
La séparation. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 141
Le plus beau pays du monde. . . . . . . . . . . . . . 145
A Barrabas. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 149
La Double vie. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 153
L'Ode à Lydie. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 155
Les bons dieux. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 157
Monologue d'Hamlet. . . . . . . . . . . . . . . . . . 159
Les bergers corses. . . . . . . . . . . . . . . . . . 161
Le poids de l'hirondelle. . . . . . . . . . . . . . . 163
Celle qui chante dans ma rue. . . . . . . . . . . . . 165
Le vagabond . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 171
Le roman de Bistu Bis. . . . . . . . . . . . . . . . . 179
Le grand-duc et le petit chien. . . . . . . . . . . . 187

BALLADES.

Ballade de notre saint Patron. . . . . . . . . . . . 193
— de la belle Édith. . . . . . . . . . . . . . . . . 195
— de la bonne heure. . . . . . . . . . . . . . . . . 197
— de l'aventure. . . . . . . . . . . . . . . . . . . 199
— de la pomme de terre frite. . . . . . . . . . . . 201

Pages

Ballade du crime d'État. . . . . . . . . . . . . . . . 203
— de l'Alsace-Lorraine. . . . . . . . . . . . . . . 205
— de la bonne andouille. . . . . . . . . . . . . 207
— du pâté de Chartres. . . . . . . . . . . . . . 209
— du cochon perdu. . . . . . . . . . . . . . . . 211

GAIETÉS ET FACÉTIES.

Les bons rimeurs. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 215
Les Odéons naturels. . . . . . . . . . . . . . . . . . 229
La légende des cinq marins. . . . . . . . . . . . . 237
Une heure de violon d'Ingres. . . . . . . . . . . . 247
La tigromachie. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 257
Les chansons. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 265
La chanson des mineurs de houille. . . . . . . . 269
Élodie. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 273
Chanson fataliste. . . . . . . . . . . . . . . . . . . 277
L'oie incrédule. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 279
Le chant de la cloche de bois. . . . . . . . . . . 285
Le meeting des fleurs. . . . . . . . . . . . . . . . 291
A l'ami resté à Paris. . . . . . . . . . . . . . . . 297

ÉPITRE A BOILEAU. . . . . . . . . . . . . . . . . . 303

B — 9400. — Libr.-Impr. réunies, 7, rue Saint-Benoît, Paris.